

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments / Pagination multiple.
Commentaires supplémentaires:

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
CANADAREVUE

POLITIQUE -- LITTÉRATURE -- THÉÂTRE -- BEAUX-ARTS

VOL. III

MONTREAL, 20 AOUT 1892

No. 9

A L'IRLANDE

*Le HOME RULE triomphe électoralement
avec M. Gladstone et ses partisans.*

(Presse anglaise).

I

Est-ce bien, cette fois, la fin de ton martyr,
O peuple endolori, grand forçat innocent ?

Le monstrueux Vampire
N'a-t-il plus soif de sang ?

L'Angleterre, chassant les corbeaux, ses convives,
A-t-elle renoncé, démon de ton enfer,

A rougir ses gencives
Aux lambeaux de ta chair ?

Ne viendra-t-elle plus, cette Albion superbe,
Voler la paix des nids à tes chaumes tremblants,
Les épis à ta gerbe
Et le souffle à tes flancs ?

N'auras-tu plus au front le noir bandeau d'épines ?
As-tu bien du gibet infâme où tu saignais

Délié ta poitrine,
Décloué tes poignets ?

Sèmeras-tu pour toi les récoltes prochaines ?
Es-tu redevenu le Celte saint et fort ?

As-tu brisé tes chaînes
Et fécondé ta mort ?

II

De siècle en siècle, au gré de l'histoire sévère,
Un peuple, Christ élu de la terre et du ciel,
Subit l'affreux Calvaire
Et l'éponge de fiel.

Toi, depuis des cent ans et des cent ans tu râles
La douleur a figé l'épouvante des cris
Sur tes lèvres plus pâles
Que les lis déflouris.

Le sort a beau changer la face des empires :
Ta souffrance éternelle est partout à la fois,
Dans l'air que tu respires
Et dans l'eau que tu bois.

Tous les oiseaux de nuit vers toi volent ensemble ;
Tes reins sont plus tremblants sous les fouets toujours
Que le roseau qui tremble [prêts
En tes glauques marais.

Même quand tes rochers, frangés d'écume et d'om-
Pleurent au bord du gouffre avec le flot amer, [bre,
Ta tristesse est plus sombre
Que celle de la mer.

Par de là les champs verts où jaunit l'or des seigles
Tes caps dressent au loin leurs sommets hasardeux ;
Et le grand vol des aigles
Tournoie au-dessous d'eux.

L'effrayant Foreland, mille fois centenaire,
Dresse dans les éclairs son orageux granit,
Comme si le tonnerre
Y pétrissait son nid.

Eh bien, si la Pitié, se penchant sur ton baigne,
Voulant montrer ta peine au monde stupéfait,
Condensait en montagne
Tout le mal qu'on t'a fait,

Ni Foreland, ni Black, ni Bolus, ni Bengore,
Ni Clogher où les vents accourent se briser,
Ni Fannet d'où l'aurore
A l'air de s'élançer,

Pas un des beaux géants hérissés sur ta côte
N'atteindrait en hauteur ce bloc prodigieux,
Ta peine étant plus haute
Que le soleil des cieux !

III

Ah ! j'ai vu tes landlords alignant leurs cohortes,
Plus cruels que des loups, plus vils que des pour-
Vider devant les portes [ceaux,
La grange et les berceaux !

L'histoire les a vus farouches, sourds aux plaintes,
Bondissant du talon sur les flancs effarés,
Dans les femmes enceintes
Tuer les fruits sacrés !

Elle les voit encore, ô misères humaines !
Charger de fer tes bras, tes nobles bras meurtris,
Et chasser par les plaines
Tes troupeaux de proscrits !

Mais ton jour s'est levé, sois confiante, Irlande !
Tout le généreux sang que l'Anglais t'a tiré
Refleurira la lande
Où Patrick a pleuré.

Debout ! La conscience a grondé, le flot monte,
L'aube réveillera Lazare enseveli ;
La Mort a dit : " J'ai honte !"
Les bourreaux ont pâli.

Car il faut, en ces temps de révolte où nous sommes,
Que ces fils d'Albion, vautreés sur leurs trésors,
Redeviennent des hommes,
Cessent d'être des lords.

Et quand nous chanterons la fin de ton martyr,
Sainte-Hélène à nos fils voilera son rocher,
Et je verrai sourire
Jeanne sur le bûcher.

CLOVIS HUGUES.

LA FEMME

Sir John A. Macdonald avait coutume de se réserver la réception des délégations féminines qui, généralement, monopolisent les couloirs de la Chambre d'Ottawa à chaque session.

Son esprit fin et délié, sa tournure alerte, sa bonhomie en faisaient sans contredit l'homme par excellence pour ces genres de besogne.

Au plus haut degré il réunissait les dons pourtant si divers de mener non seulement les hommes, mais encore les femmes.

Ce vicil écossais, qui fut un des hommes les plus remarquables de son siècle, était un charmeur.

Que ce fût une vieille presbytérienne demandant sa signature au bas d'une petition de tempérance, que ce fût une naïve baptiste sortant du bain, ou que ce fût une coquette catholique, une jolie blonde des bruyères papistes, une belle rousse aux cheveux bronze fraîche émouluc de l'île d'Emeraude, une de nos splendides brunes éclore sur les bords du Saint-Laurent, le ministre des ministres, la tête dirigeante du Canada pendant vingt-cinq ans avait pour toutes une parole aimable.

Il a tout promis : subventions, primes, souscriptions, prohibition, droit électoral, etc., sans jamais résister.

De fait il n'a jamais et il n'aurait jamais rien accordé.

Telle n'est pas la méthode judiciaire. Un jugement vient d'être rendu à Montréal qui serait une rude surprise pour le chef toujours si réservé.

Son honneur le juge Gill vient d'avoir à décider un cas curieux :

Une dame, Mme Bullock, sténographe, a déposé devant la cour une requête dans laquelle elle demande à se prévaloir des dispositions du Code qui autorisent le tribunal à nommer des *personnes* destinées à recevoir les affidavits et à administrer les serments requis.

Ces *personnes*, dans le langage épatant qui fait de notre Droit une institution qu'on nous envie, du moins nous le supposons ainsi, s'appellent *commissaires pour recevoir les affidavits*.

Le savant juge, que je sais homme d'esprit, me permettra sans doute de critiquer ici le jugement qu'il a rendu, car la question rentre tellement dans le domaine de la controverse qu'il aurait mauvaise grâce de se plaindre ; mais je sais qu'il n'en fera rien, car il a dû reconnaître que la question était épineuse et dure à régler : *tantæ molis erat...*

Toujours est-il que le juge Gill a décidé que le mot *personne*, dans le sens que lui donne le statut, ne peut pas s'appliquer à une femme, et il a renvoyé la requête.

Cette décision me rend rêveur.

Une femme n'est pas une personne ; est-elle un individu ? est-elle un auvergnat ?

Nous avons déjà eu conflit lorsque le bureau d'examen des sténographes avait accordé un diplôme à un sténographe féminin, et que celui-ci (ou celle-là) a voulu exercer sa profession devant les tribunaux ; nous avons eu un *tolle* épouvantable du haut en bas de la gente de robe.

En somme, les tracasseries qui lui ont été faites ont motivé sa retraite.

Madame Bullock n'aura pas eu l'occasion de passer par ces épreuves, elle a été *blackboulée* d'emblée.

Mais ce n'est pas là résoudre la question du travail de la femme, une des questions les plus vivaces et les plus intéressantes de l'économie moderne.

Je sais qu'une foule d'objections s'élèvent contre ce que l'on appelle l'invasion de la femme dans les occupations viriles, si tant est que ce soit une occupation virile de tendre un livre à un individu, de lui faire retirer son chapeau, de lui marmotter une formule invariable, puis de lui faire embrasser le susdit bouquin crasseux. Aucune de ces objections n'est, cependant, juste.

La femme a sur l'homme deux avantages : elle éprouve moins de besoins que lui ; par suite de la réserve qui lui est imposée par la nature. Elle a de plus l'avantage d'accomplir plus facilement que l'homme une foule d'ouvrages délicats auxquels se prête sa merveilleuse habileté de main.

Dans cet ordre d'idées la sténographie est entrée du premier coup dans son domaine.

Quant au premier avantage que je signale, il a de suite été exploité par les spéculateurs pour leur propre profit au détriment de son entourage, de sa famille.

C'est de ce côté que devrait se porter l'attention du législateur, c'est là le mal auquel il devrait porter remède au lieu de se préoccuper de dangers chimériques.

La femme a pourtant remporté un grand succès. Ses premières revendications nous procuraient autrefois une douce gaieté ; maintenant on n'en rit plus. Les juges décident, le Code se feuillette, les *vu*, les *considérant*, les *attendu* se mettent en branle.

A force de courage elles ont vaincu l'ironie. Elles ont tant bravé le ridicule qu'elle ont fini par le terrasser.

Je sais que la théorie sur laquelle on se base pour s'opposer à ce mouvement irrésistible a la solidité de tous les vieux blocs, l'inébranlabilité (ouf!) des fossiles, mais que diable pourquoi ne pas se résigner à être modernes ?

Pendant des siècles, je le sais, les lois, les mœurs encore plus fortes que les lois, leur ont fait une condition spéciale, trop sacrifiée et distincte de la nôtre, une existence propre, en un mot une vie à part.

Mais maintenant elles demandent la révision de cette constitution.

Nous ne sommes pas les coupables, je le sais, de l'ordre de choses établi. La femme elle-même ne peut pas s'en plaindre. Nous ne les avons pas opprimées, nous ne leur avons pas fait subir un joug. Cette assimilation, qu'elles réclament aujourd'hui, il

eût été certes de notre intérêt de la leur accorder au début. Notre paresse relative s'en fût très bien accommodée, comme d'ailleurs s'en réjouissent les chefs de peuplades barbares. Non, nous avons été galants chevaliers et honnêtes législateurs.

Les femmes ont attendu leur heure, elles nous ont laissé déblayer le terrain, et aujourd'hui qu'il n'y a plus à craindre d'écrasement physique pour accomplir les travaux auxquels elles ne demandaient pas autrefois de se livrer, elles élèvent la voix.

Aurons-nous la mauvaise grâce de leur imposer silence.

Je ne suis pas en faveur de la femme-homme ; je ne suis pas de ceux qui rêvent des femmes législateurs, avocats, premier-ministre ou président, mais du moment où l'on a proclamé que le travail est la liberté, nous, nous n'avons pas le droit de laisser le monopole de cette banale vérité aux chansons d'ivrognes qui demandent justement à ne rien faire.

Du moment où le sexe faible réclame son émancipation dans le labeur, nous devons comprendre que notre rôle de régenteurs a cessé.

La besogne manuelle, intellectuelle et artistique doit être permise à la femme qui sait y apporter une partie de son cœur pour tout harmoniser et adoucir les sentiers ardu. Où qu'elle pénètre règne aussitôt une atmosphère de dignité et de convenance qui anoblit à la fois et l'œuvre et l'homme qui en avait absorbé le contrôle.

Ouvrons donc toutes grandes les portes au travail de la femme ; pour ma part je n'y vois aucune objection, sauf, je le répète l'exploitation indigne à laquelle se livre l'homme qui l'occupe.

DEMOS.

FEU L'HON. GEO. DUHAMEL

Nous avons eu la douleur de perdre un des jeunes de notre génération, qui fut aussi un des vaillants, des honnêtes et des convaincus.

Georges Duhamel a succombé à la terrible maladie qui le minait et l'accablait sans relâche depuis bientôt cinq ans.

Il n'a pu survivre à l'écroulement du parti auquel il avait donné toute son âme, tout son cœur, sans rien exiger en échange.

Bayard égaré dans nos âges, il a surnagé dans l'anéantissement d'un parti politique avec son blason intact : "Sans peur et sans reproche."

Ses funérailles ont été splendides, dignes du respect qu'il avait su inspirer.

Le CANADA-REVUE adresse à l'ami qui vient de nous quitter son bien sincère et son bien cordial adieu, et à sa famille éplorée ses plus sincères condoléances.

QUESTION UNIVERSITAIRE

M. l'abbé Proulx, vice-recteur de l'Université Laval vient de faire paraître, sous le titre : *Enfin!* le 8e fascicule de ses divagations universitaires.

Ce titre s'explique fort avantageusement pour le public, lorsqu'on sait que le volume en question nous annonce la démission de ce remuant mais malchanceux dignitaire.

Il y a de tout dans le rapport, du latin de cuisine : beaucoup ; de la politique : en masse ; des boutades sur certains évêques : à toutes pages ; des fadasseries, des mièvreries : en foule.

Veut-on des échantillons, en voici :

1. Latin de cuisine.

"J'ai hâte de savoir si M. le sénateur Murphy, MM. Courville et Lavolette ont accepté l'honneur et l'onus de gouverneur." (page 100)

Un honnête collègien, sans être fort en thèmes, aurait mis *honorem*.

Du moins c'est ainsi que l'enseigne la grammaire.

Il est vrai que lorsqu'on écorche du Virgile, on peut tout se permettre.

Le latin dans ses mots brave l'honnêteté.

2. De la politique :

Dans une lettre au Rév. J. U. Ethier, secrétaire de l'Université Laval, où il annonce que le Bill des administrateurs de l'Université a passé en troisième lecture, et datée du 9 juin 1892, la veille de la mise en nomination des candidats dans L'Assomption, l'abbé Proulx dit :

"Enfin, l'œuvre est terminée, je vais donc pouvoir prendre ma retraite ! que diriez-vous si M. Gauthier prenait la sienne demain ? Gageons que vous seriez capable de penser que j'ai la main dans cette affaire ? Laissez dire la vieille, je ne partirai pas de Québec pour aller régler son cas." (page 149)

Le lendemain, M. Gauthier était obligé de résigner en face de la lettre que l'on sait.

3. Des boutades sur certains évêques :

"Il m'est avis que Mgr Paquet ferait bien mieux de rester tranquille. Quand on est dans un bourbier, plus on s'agite, plus on s'enfoncé." (page 183)

On n'est pas plus aimable.

4. Des fadasseries, des mièvreries :

"C'est une gloire pour le diocèse d'avoir en proue un habile pilote pour mener le vaisseau universitaire." (Page 4. Lettre du curé du Saulx au Recollet C. S. Beaubien, à l'abbé Proulx).

C'est là un mince échantillon de tout ce que l'on peut dénicher dans ce *compendium* grotesque qui cherche piteusement à masquer un échec déplorable.

L'abbé Proulx quitte l'Université, tant mieux pour l'Université, tant pis pour lui.

En attendant, rien ne se fait.

Une loi est passée qui devait fournir les capitaux

pour l'érection d'une université, et maintenant nous n'entendons plus parler de rien.

Cela ne fait pas l'affaire du CANADA-REVUE qui s'est engagé à protéger les intérêts de l'éducation de notre jeunesse.

Si le Séminaire ne veut pas bâtir une université, laissons-le là et faisons donc une bonne institution laïque où nous serons maîtres de nous adjoindre si bon nous plaît, ces messieurs pour le plus grand avantage des deux partis.

D'ailleurs, nous allons entamer sous le titre de cet article initial une série d'études dont les données nous sont fournies par les personnes les plus compétentes.

L'ANGLOMANIE

OPINION D'UN JOURNAL DE LONDRES

Je constate avec plaisir que mon premier article au sujet de l'anglomanie a eu pour effet d'attirer l'attention des journaux quotidiens sur la maladie chronique dont souffre notre classe dirigeante. Les organes des deux partis reconnaissent l'existence du mal, et n'hésitent pas à promener le scalpel sur la plaie qui nous ronge.

C'est d'un bon augure. Il restera quelque chose dans le public, des remarques judicieuses échappées aux journaux politiques, et le temps viendra peut-être où les courtisans de la race anglo-saxonne ne seront plus jugés dignes de représenter les intérêts d'une population obligée de lutter constamment contre les anglicismes pour conserver son caractère national.

En attendant que les mâles protestations de mes confrères aient porté leurs fruits, qu'il me soit permis de vous citer un nouvel exemple d'avachissement de la part d'un Canadien-français anglicisé.

Cette fois il s'agit d'un renégat bien authentique, et lorsque je vous aurai nommé le fameux Chiniquy, vous me dispenserez sans doute de vous donner d'autres preuves que, dans le cas actuel comme dans un grand nombre d'autres, l'anglomanie et l'apostasie paraissent faire assez bon ménage.

Des croyances religieuses de M. Chiniquy je parlerai le moins possible. Je n'ai pas mission de prononcer entre lui et le Créateur qu'il sert à sa manière. Seulement, lorsqu'il se mêle d'apprécier un peuple qu'il a pu connaître autrefois, mais dont il s'est violemment séparé depuis longtemps, et qu'il n'entrevoit plus qu'à travers les lunettes du préjugé, j'ai bien le droit de me demander si c'est l'anglomanie qui l'a conduit au protestantisme, ou si c'est le protestantisme qui l'a conduit à l'anglomanie.

Quoi qu'il en soit, je n'éprouve aucun plaisir à mettre à nu certaines excroissances qui déparent le corps national. Il y a des défections dont la honte peut rejallir sur la collectivité. Celles-là je n'aime pas à les signaler, et si j'en parle c'est parce qu'il est nécessaire de citer des exemples pour inspirer l'horreur du mal.

Dans le cas actuel, le vil flatteur qui a voulu déprécier sa propre nationalité, pour se faire bien venir des Anglais, a été accueilli chez ces derniers par une rebuffade en règle, et, cette fois, par exception, mes sympathies sont non pour mon ex-compatriote déchu de son titre de canadien-français, mais pour l'Anglais qui l'a rabroué d'importance. Je souhaite le même sort à tous les traîtres, et je laisse ici la parole au *Daily Telegraph* de Londres. Voici ce qu'il dit :

Est-ce que la familiarité avec la langue française décline, est-ce qu'elle est même à la veille de tomber en désuétude parmi nos co-sujets d'origine gauloise qui habitent le Bas-Canada ?

S'il faut en croire le père Chiniquy, — qui était autrefois un prêtre catholique bien connu dans le Dominion, mais qui, depuis de longues années, a été en évidence comme missionnaire protestant, — sa langue maternelle tombe, graduellement, mais sûrement, en désuétude sur les bords du Saint-Laurent.

Au cours d'une conversation avec un de nos confrères de Montréal, le père Chiniquy a fait remarquer que partout aux Etats-Unis, les enfants des Canadiens-français, dès qu'ils ont appris à l'école à s'exprimer en anglais, abandonnent l'usage du français excepté pour parler à leurs mères, et que le même phénomène se produit au Canada.

Une petite fille, ajoute le père Chiniquy, vint me trouver un matin de la part de ses parents qui désiraient causer avec moi. L'enfant me parla d'abord en anglais pendant un certain temps, mais, lorsque je lui demandai si elle avait oublié la langue de ses ancêtres, elle hochait sa petite tête, et avec une expression de dédain, s'écria, dans la langue qu'elle répudiait virtuellement : "Que moi, je parle français, vraiment ? mais pensez-y donc ?"

Le père Chiniquy croit qu'il y a une raison pour cet oubli systématique de la langue française parmi les descendants des Français. Il prétend que les Canadiens peuvent s'exprimer plus facilement en anglais qu'en français. Lui-même, lorsqu'il écrit un livre — et il en écrit un grand nombre — l'écrit d'abord en anglais, puis il le traduit en français.

Il soutient que nos expressions sont plus précises, que notre syntaxe est plus simple, et que les sons de notre langue sont plus énergiques. Comme exemple pratique de ce qu'il entend, il cria : *Fire*. Il y a du son là-dedans, dit-il, mais que pouvons nous dire en français. Rien que le mot "*Feu*," le son est perdu.

En outre, l'Anglais peut dire *Ready!* d'une façon très puissante, mais en français il faut dire prêt, mot peu sonore. Et puis, *All aboard!* — l'équivalent américain de "*Take your seats, if you please*," n'est en français que le mot "*Embarquez*," un commandement qui ne peut être entendu à dix pas de distance.

Oui, monsieur, conclut le vieux gentleman, l'anglais est destiné à devenir la langue universelle.

Le *Daily Telegraph* ne trouve pas ce raisonnement bien concluant, et il a raison. Pour ma part je me contenterai de lui opposer la démonstration suivante que j'ai entendu faire par un loustic qui soutenait la thèse contraire. Nous autres Français, disait-il, quand nous voulons indiquer un chapeau, nous disons *un chapeau*, et c'en est un ; tandis que l'Anglais, lorsqu'il veut parler d'un chapeau, il dit *hat*, et ce n'est pas cela puisque c'est un chapeau.

Les deux raisonnements se valent.

Le *Telegraph* cite l'opinion d'un prélat distingué, qui après avoir parcouru le Canada, il y a quelques années, disait qu'il n'avait jamais rencontré une population d'ori-

gine française où le peuple parlât un français aussi pur que celui des classes les plus humbles du Canada, ni une haute classe qui le parlât aussi mal que les franco-canadiens de la classe prétendue lettrée ; puis il ajoute que les remarques du père Chiniquy touchant la sonorité relative des deux langues prouvent que le français du père Chiniquy est un tant soit peu mêlé.

Le mot *embarquez*, dit-il, employé comme invitation aux voyageurs à prendre le convoi n'est qu'une traduction en assez mauvais français colonial de l'américanisme "*All aboard*."

En France un chef de train ne dit jamais *embarquez*. Il crie : "En voiture, messieurs," ce qui est certainement aussi sonore que notre "*Take your seats, please*." Et comme volume de son la "*Partenza*" italienne et le *caballeros al tren* espagnol frappent l'oreille tout aussi bien que le "*Take your seats please*" des Anglais.

Quant à la prétention que l'anglais est destiné à devenir la langue universelle, sans vouloir la contredire carrément, le journal anglais fait remarquer au vieux détroqué qu'il lui faudra corriger les trente ou quarante millions d'Espagnols et de Portugais de l'Amérique du Sud de la funeste habitude qu'ils ont de parler leur langue maternelle, avant que l'anglais devienne la langue universelle sur le continent américain.

Le roi Charles V, linguiste distingué, avait coutume de dire que l'on devait se servir de l'anglais pour parler aux chevaux, du français pour parler aux oiseaux, de l'italien pour faire l'amour, de l'allemand pour parler aux soldats, et de l'espagnol pour parler à Dieu.

Le *Telegraph* cite ensuite la version anglaise de l'Evangile selon Saint Luc, où il est dit que le Sauveur dit à l'aveugle le long de la route. "*What wilt thou that I shall do unto thee?*" L'aveugle répond dans la version anglaise autorisée : "*Lord, that I may receive my sight*." Le texte espagnol dit : *Senor, que vea*. Juste trois mots, ce qui est loin de prouver que la langue anglaise est la plus concise.

En français on dit : "Seigneur, que je voie," en quatre mots qui rendent parfaitement l'idée sans l'équivoque qui résulterait infailliblement si l'on voulait raccourcir la phrase anglaise en disant *That I may see*, dont ce pourrait aussi bien être "Je puis voir cela."

L'anglais fait très peu de progrès dans l'Amérique du Sud où les habitants ont le bon esprit de forcer les marchands anglais à apprendre la langue du pays.

A Athènes, dit le *Telegraph*, on serait porté à croire que l'anglais est la langue à la mode. Au contraire, le français y est parlé presque exclusivement.

Le grand journal de Londres est beaucoup moins confiant que le père Chiniquy dans l'adoption éventuelle de l'anglais comme langue universelle, et il me semble à moi qu'il faut être canadien anglicisé pour croire à cette utopie. Le *Telegraph* conclut en ces termes :

Les paysans canadiens, les artisans, et les petits commerçants du Canada ont conservé à un degré remarquable l'usage de la langue française, peut-être pas celle des boulevards et des cafés parisiens d'aujourd'hui, mais le français aux sons purs quoique un peu démodé qu'ils par-

laient lorsque sur les plaines d'Abraham, le marquis français de Montcalm et l'Anglais James Wolfe ont trouvé une mort commune et partagé la même gloire.

Il y a dans la législature canadienne un grand nombre de députés qui peuvent discuter aussi clairement en anglais qu'en français, mais il ne serait guère facile d'affirmer qu'il y ait un seul homme d'état bas-canadien d'origine française qui puisse être classé parmi les orateurs hors ligne, soit dans une langue soit dans l'autre, ou qu'il y ait à Montréal ou à Québec un seul organe de l'opinion publique où il soit possible de voir, à intervalles raisonnablement rapprochés, des articles dignes d'attirer l'attention du public par la pureté de leur style et par la vigueur de leur diction.

Il y a du vrai et du faux dans ce qui précède. Il est vrai que l'absence de toute espèce de patois particulier à une région spéciale est cause que notre population rurale parle un français plus pur, plus uniforme et plus dépourvu d'accent que l'ensemble des paysans de la France. Il est encore vrai que notre classe prétendue instruite fait de son mieux pour nous doter d'un patois bourré d'anglicismes, et que le voisinage des groupes anglais déteint nécessairement sur notre langage parlé ou écrit; mais il est absolument faux que nos orateurs et nos journalistes canadiens-français soient en arrière de leurs rivaux anglo-saxons.

Les Laurier et les Chapleau vont émerveiller, par la pureté de leur diction et aussi par la largeur de leurs idées, les auditeurs ontariens toujours assez mal disposés vis-à-vis des nôtres.

Un journaliste anglais qui s'y connaissait, — feu l'honorable Thomas White, — a répété plusieurs fois dans ses écrits et dans ses discours, que sous le rapport de la vigueur, de la clarté du style et de la rédaction proprement dite la presse franco-canadienne était bien supérieure à la presse anglo-canadienne.

Et c'était vrai, quoi qu'en dise le *Telegraph*.

Je sais bien qu'il y a des ombres au tableau, mais cela est dû au fait que le code pénal a négligé d'édicter des peines sévères contre ceux qui se font journalistes sans s'être préalablement donné la peine d'apprendre à lire.

C'est à ces derniers et à leurs suppôts, les politiciens de profession, que nous devons l'éclosion d'une foule de feuilles de chou qui discréditent notre journalisme.

La sous-rédaction des journaux quotidiens est souvent mal faite, parce que les propriétaires de journaux n'y entendent rien et ne font pas la distinction entre un écrit élégant et une élucubration où la sottise et l'ignorance percent à chaque ligne; mais malgré l'intrusion de ces profanes, qui trouvent moyen d'encombrer le journalisme au détriment des gens du métier, on n'a pas réussi à élaguer du journalisme toutes les plumes bien trempées.

Telle qu'elle est, notre grande presse quotidienne publie journalièrement des articles de fond qui ne départiraient pas les journaux de l'ancien monde et qui contiennent rarement des inexactitudes comme celle que je viens de relever.

M'est avis que si notre presse était débarrassée de tous les anglomanes, elle y gagnerait sous le double rapport de la forme et du fond.

ECONOMIE DOMESTIQUE

LE PRIX DU GAZ

Toutes les fois que j'aperçois un de ces individus qui colportent de maison en maison les fameux papiers verts et rouges où s'inscrivent à dates fixes nos frais d'éclairage, je ne puis m'empêcher de songer aux carottes épouvantables que nous nous faisons lire mensuellement par cette magnifique institution qui a nom la Compagnie du Gaz de Montréal.

Quand on songe que pendant un temps ces deux entreprises qui nous fournissaient la lumière et le transport, la Compagnie du Gaz et celle des Petits Chars, étaient concentrées dans les mêmes mains hébraïques, il y a lieu de s'étonner qu'il nous reste encore quelque laine sur le dos.

Nous venons d'être débarrassés de ces oppressions par le changement de main de la direction des tramways; qui nous délivrera de l'oppression de la Compagnie du Gaz?

Tout le monde sait quelle est l'importance dans le budget domestique des frais d'éclairage. Avec nos longues soirées d'hiver le montant des comptes augmente rapidement, et c'est non moins rapidement que s'empilent les factures sur les factures.

Par exemple, il n'est jamais venu peut-être à l'esprit de l'un d'entre nous de réunir ses comptes de gaz et de se faire une idée rationnelle des sommes qu'il dépense de cette façon et de la moyenne de frais.

Un de mes amis, à la suite d'une réclamation faite à la Compagnie, et qui restait sans réponse, a fait un relevé des paiements qu'il avait effectués depuis deux ans, et ce relevé, que je donnerai plus loin, nous fournit une foule de renseignements non moins curieux qu'instructifs.

Il est bon de le dire en commençant: celui qui m'a fourni les renseignements qui suivent s'est vu forcé de se livrer à ce travail de computation pour arriver à rentrer dans un dépôt fait à la compagnie pour garantir son compte de gaz.

La compagnie avait étouffé les \$20 déposés, et cherchait à les conserver en invoquant des arrrages invraisemblables. C'est cette prétention de la compagnie qui a valu le curieux résumé dont je vais faire ressortir les points les plus saillants.

Le compte qui suit couvre la période du 27 mai 1890 au 28 juin 1892, pour le même magasin, même nombre de lumières, même personnel, même heure de fermeture et même compteur:

Terme	Prix	Nombre de jours	Mon- tant	Par jour
Du 27 Mai au 23 Juillet 1890.	\$1.40 le mille	46	\$ 2.24	5¢
" 23 Juillet " 10 Nov. "	" "	94	13.86	15
" 10 Nov. " 24 Jan. 1891.	" "	61	10.38	17
" 24 Jan. " 18 Avril "	" "	72	7.14	10
" 18 Avril " 22 Juillet "	" "	73	11.34	15½
" 22 Juillet " 23 Oct. "	" "	79	15.26	19½
" 23 Oct. " 25 Jan. 1892.	" "	76	22.26	29½
" 25 Jan. " 22 Avril "	" "	75	10.92	14½
" 22 Avril " 28 Juin "	\$1.30 le mille	57	6.89	12

Examinons un peu ce tableau et remarquons de suite cette progression croissante.

Prenons d'avril 1890 à avril 1891 ; les prix moyens par jour sont : 5 cts ; 15 cts ; 17 cts ; 10 cts.

Arrivons à avril 1891 et avril 1892 : les prix moyens deviennent : 15¼ cts ; 19¼ cts ; 29¼ cts ; 14½ cts.

Tout cela, je le répète, dans les mêmes conditions.

C'est à croire que le compteur s'excitait en vieillissant ; ce qui n'empêche pas d'avoir à payer 40 cts par terme pour le loyer de cet intéressant instrument.

On raconte qu'un individu partant un jour pour la campagne eût la naïveté de prendre le chiffre de son compteur pour ne pas se faire filouter par sa Compagnie, je ne crois pas que c'était celle de Montréal.

Toujours est-il qu'à son retour il alla ouvrir le guichet de l'appareil : à sa grande surprise il s'aperçut que l'aiguille avait avancé comme de coutume, et qu'elle avait marqué à peu près la consommation usuelle.

Il fit amener un plombier et démonter la boîte ; il s'aperçut alors que les aiguilles du compteur étaient garnies d'un mouvement d'horlogerie qui assurait à la compagnie un revenu fixe.

Je ne dirai pas qu'il en est de même des instruments que nous fournit la Compagnie de Montréal, mais je ne puis guère m'expliquer, et on m'expliquera difficilement, comment cela peut coûter une année 17 cts par jour et l'autre année 29¼ cts pour éclairer le même bureau, pendant les mêmes mois, pendant le même temps, avec le même nombre de lumières, et lorsque le gaz est au même prix du mille.

Le malheureux abonné se fait évidemment carotter d'une façon abominable.

D'ailleurs c'est bien notre faute, et si tout le monde avait l'énergie de l'ami qui m'a renseigné, nous aurions mis avant longtemps à la raison tous les Jesse Joseph de la création, comme on l'a fait pour les petits chars.

Il suffit pour cela de faire enlever de suite son compteur et de faire poser la lumière électrique.

Quand une cinquantaine de clients auront ainsi clos leur compte avec le gaz, nous verrons messieurs les actionnaires faire un nez énorme et conseiller au directeur de gérer les affaires plus habilement ou de céder sa place.

La méthode a déjà réussi à merveille pour les chars urbains, et le public respire aujourd'hui.

Il me semble encore voir en 1890 le directeur du gaz affolé dans les couloirs du Palais Législatif à Québec traînant le maire Grenier par sa queue d'habit dans tous les comités, pour que celui-ci empêche la compagnie concurrente qui était en voie de formation d'obtenir sa charte.

En cela, M. Jacques Grenier nous a rendu un bien mauvais service.

Croit-on que s'il y avait eu une compagnie concurrente en 1891, le prix du gaz serait monté de 17 cts en 1890 à 29¼ cts en 1891 ?

Nous avons pour le moment un moyen de créer une concurrence effective dont tout le monde bénéficiera, et qui pourra abaisser le prix du gaz et de l'éclairage en général.

Ce moyen, c'est d'encourager l'emploi de la lumière électrique pour l'éclairage privé.

Les installations commencent déjà à être beaucoup moins coûteuses que par le passé ; on s'habitue à cette lumière

qui n'a pas l'inconvénient de surchauffer les appartements, c'est donc à nous de l'employer toutes les fois que le gaz ne nous satisfera pas.

De cette façon nous ferons d'une pierre deux coups, nous aurons la lumière que nous préférons et nous améliorerons le sort de ceux qui conservent le gaz.

Car cela se chiffre encore dans le budget des familles, ce terrifiant bulletin qui nous arrive à chaque instant et reste suspendu comme une menace permanente.

Ce pauvre Provencher l'appelait son épée de Damoclès.

Le joyeux vivant que nous avons tous connu, sous des apparences de bohème, était très sensible aux petits tracés de l'existence, sinon pour lui, du moins pour les siens auxquels il cherchait à éviter les mille et un petits riens qui rendent la vie si dure au journaliste peu fortuné.

Depuis plusieurs jours il était harcelé par le percepteur du gaz qui l'avait menacé à plusieurs reprises de fermer le compteur si la note n'était pas payée.

A midi Provencher revient dîner, et en sortant de table va chercher des documents dans une chambre noire où il tente vainement d'allumer le bec de gaz.

Peine inutile, plus de gaz.

Evidemment, la compagnie a mis sa menace à exécution.

Provencher descend en ville tout soucieux, cherche parmi tous ses amis, réunit une dizaine de dollars, et va les déposer au comptoir du gaz, en accompte.

Puis tout joyeux de sa noble action il remonte souper, et demande d'un ton de nonchalante indifférence :

— Les hommes du gaz sont venus rouvrir le compteur ?

— Mais, non ; pourquoi ? répond Mme Provencher.

— Le gaz était pourtant fermé à midi quand j'ai été en arrière.

— Ah ! reprend-elle en riant. Ce n'était rien. Les petits garçons en jouant ce matin avaient fermé la clef et j'ai dû la leur faire rouvrir ce soir.

— Les misérables ! rugit Provencher.

Le fait est qu'il était sur le point d'intenter un procès à la compagnie pour se faire restituer les dix piastres qu'il prétendit être extorquées sous de faux prétextes.

Je suis sûr que s'il vivait encore il serait avec moi contre le gaz pour l'électricité.

MARC SAUVALLE

Le cardinal Taschereau vient de faire publier un mandement contre les mauvais journaux et les mauvais livres importés de France. Nous sommes parfaitement d'accord avec le vénérable prélat, et nous mettons nos lecteurs en garde contre toutes les publications malsaines.

Le document lancé par le cardinal cependant ne traite que la partie spirituelle : Nous irons plus loin. Nous demandons au public, au nom du bon sens, au nom de notre belle langue française qui se perd tous les jours, de ne donner son appui qu'aux publications canadiennes écrites en français. C'est une œuvre patriotique à entreprendre et qui rapportera à notre public beaucoup plus qu'il ne dépensera.

Ce serait peut-être le moyen de purger le journalisme d'une foule d'ignorants qui l'encombrent.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr., Directeur-Gérant : A. Filiatreault.
J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.

Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREAU.

COLLABORATION : L. Fréchette, Ernest Tremblay, B. Sulte, M. Vidal
Napoléon Legendre, Pamphile LeMay, Hon. Charles Langelier
Rémi Tremblay, Madame Dandurand, Delle Marie Beaupré,
Françoise, Calixte LeBeuf, H. C. Saint-Pierre, Rodolphe Le-
mieux, Gonzalve Désaulniers, Arthur Globensky, Hon. J. E.
Robinloux, J. Israël Tarte, H. Roulland, Fr. Pavlidès.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal; prix du nu-
méro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

B. P. BOITE 324.

Téléphone l'ell 6826

Une très intéressante question s'est soulevée dans
la paroisse de Chambly-Bassin.

*Un prêtre a-t-il le droit de refuser le baptême à un
enfant dont le père n'a pas payé ses taxes ?*

Nous traiterons de cette question dans notre pro-
chain numéro.

Nous avons adressé des factures d'abonnement à tous
nos abonnés avec le premier numéro hebdomadaire du
CANADA-REVUE. Quelques-uns ont noblement répondu à
notre appel. Il en reste encore trop; malheureusement,
qui n'ont pas donné signe de vie. Nous prions ces der-
niers de vouloir bien nous éviter des frais de perception
qui sont toujours onéreux, et l'épargne de ce chef servira
à améliorer encore notre publication.

Faute d'espace, nous sommes obligés de remettre au
prochain numéro une appréciation du volume de poésies
de Madame Duval-Thibault, ainsi que la liste des livres
approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique. Des
experts sont occupés à nous préparer un tableau montrant
la valeur réelle des propriétés exemptées de taxe, que nous
mettrons en regard de la valeur cotisée.

La *Tribune* de Saint-Hyacinthe a fait peau neuve. Nous
félicitons ce confrère qui est un vaillant champion des
droits que nous devrions avoir. Il combat pour les bons
principes et avec succès. Sa rédaction est soignée; les
épreuves sont lues attentivement, et il fait honneur au jour-
nalisme canadien.

L'Etendard a eu une attaque de catalepsie.

A TRAVERS LA PRESSE

Le travail vous semble quelquefois dur et pénible, braves
cultivateurs; les rayons du soleil sont ardents à cette
saison, et la journée est longue, souvent depuis le point du
jour jusqu'à la tombée de la nuit. Mais les travaux des
champs sont vivifiants et salutaires. L'air est si pur à la
campagne, les prairies fraîchement fauchées ont de si
agréables senteurs; puis, le cœur du moissonneur doit être
rempli de tant de joie, son âme doit déborder de tant
de reconnaissance envers la Providence généreuse que le
travail de chaque jour doit lui être léger. — *La Gazette de
Joliette.*

Quel est l'ouvrier qui ne peut pas facilement économiser
dix centins? Sans doute, quand on est établi, il n'est pas
toujours possible d'épargner ce montant en entier. Mais
aussi, en revanche, avant le mariage, on peut épargner
trois et quatre fois cette somme. Combien de jeunes ou-
vriers gagnent \$1.00, \$1.25 et même \$1.50 par jour? S'ils
savent se contenter de la moitié pour leur dépense (et com-
bien de gens honnêtes vivent à moins!) ils auront déjà,
au moment de se marier, accumulé un petit trésor. — *Pion-
nier de Sherbrooke.*

Le CANADA-REVUE du 6 courant a publié, sur les Cana-
diens des États-Unis, un remarquable article que nous
reproduisons dans une autre colonne.

A propos, le CANADA-REVUE est un journal que devrait
lire tout homme dont l'esprit est ouvert aux idées libérales.
Sa rédaction est confiée à des écrivains dont le talent a
reçu la consécration de la Renommée, et dont les idées
s'harmonisent admirablement avec les progrès de notre
siècle.

Et puis, il a le courage de dire tout haut ce que l'on
pense tout bas, c'est-à-dire de signaler aux Canadiens-
français les défauts qui rendent à peu près impossible leur
avancement matériel.

Une feuille de son importance, qui pousse la franchise
et le dévouement patriotique jusqu'au point de s'attaquer
aux vieux préjugés et à la routine, mérite certainement
l'encouragement de tous les hommes éclairés. — *L'Espé-
rance, Central Falls, R. I.*

Parmi ces symptômes, qu'on me permette de saluer
avec joie, avec bonheur, la réapparition du CANADA-REVUE
avec son mâle et fier programme, avec son attitude si net-
tement tranchée et si vigoureusement définie. Voilà un
vaillant qui entre dans la carrière. Voilà un militant,
armé de toute pièce cette fois, qui va combattre avec nous
toutes les impostures consacrées, tous les fétiches qui im-
posent leur adoration sur notre route, et toutes les imbé-
cilités, parfaitement organisées, qui nous conduisent à
l'impuissance et à la décrépitude. En voilà un que nous
allons appeler "confrère" avec orgueil! Présentez armes,
messieurs de l'*Etendard*; et fourbissez-les surtout, je vous
promets que vous allez en avoir besoin. — *Arthur Buies,
Chronique de la Patrie du 13 août.*

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

LES BATAILLES DE LA VIE

DETTE DE HAINE

PAR

GEORGES OHNET.

No. 4.

PREMIERE PARTIE

II

(Suite)

Sans la mulâtresse, jamais personne n'aurait pu soupçonner l'amour que Thérèse avait voué désespérément à Ploërné. Mais à quoi la découverte de la nourrice devait-elle servir, puisque Lydie, pleine d'un superbe et inconséquent égoïsme, ne tenait aucun compte des sentiments de sa cousine, et, avec une féroce sérénité d'idole, acceptait les muets hommages de Raimond, fussent-ils briser le cœur de Thérèse. Cependant une circonstance prévue par le marin, et qu'il appréhendait dans le secret de lui-même, éclaira la situation. Un ordre d'embarquement arriva pour le lieutenant de Ploërné. Il devait, sans retard, se mettre à la disposition du préfet maritime de Toulon et partir pour le Tonkin.

C'était au moment où l'expédition française rencontrait les plus graves difficultés. L'amiral Courbet venait de prendre le commandement de l'armée, et marchait sur Hanoi. Pour un soldat tel que Ploërné, tout était motif de joie dans cet ordre d'embarquement qui le conduisait là où on se battait, où il y avait services à rendre, avancement et gloire à récolter. Six mois plus tôt, Raimond eût bondi exalté et frémissant. Aujourd'hui il aimait, et ce fut avec une mâle tristesse qu'il se prépara à obéir aux ordres de ses chefs et à quitter la France. Il se présenta, le soir même, à l'hôtel de l'avenue Hoche. Contrairement à son habitude, il était en uniforme. En entrant dans le salon, où se trouvaient Mme de Saint-Maurice, Lydie et Thérèse, il fut accueilli par les exclamations des jeunes filles :

— Comment, en grande tenue? Qu'est-ce que cela signifie? Venez-vous d'un gala officiel?...

— Je viens en effet du Ministère, répondit Ploërné avec un sourire, mais il n'y avait point gala, bien au contraire.

— Des affaires?

— Très sérieuses?

— Oui, des affaires très sérieuses. Je pars d'urgence demain.

— Vous partez!

Ce double cri s'échappa des lèvres de Lydie et de Thérèse, en même temps, avec la même intonation, et révélant un intérêt si semblable que les deux jeunes filles rougirent et se regardèrent pleines de trouble.

— Et où allez-vous? demanda Lydie, la première remise de son émotion. Loin?

— Très loin.

— Pour longtemps?

— Pour très longtemps... Pour toujours, peut-être.

— On s'y bat donc?

— Vous savez, dit Ploërné avec mélancolie, que pour nous autres marins, il n'est point nécessaire qu'on se batte où nous allons pour que nous courions des dangers. La mer est redoutable, les climats sont meurtriers. Nous n'avons que l'embarras du choix pour trouver les occasions

de jouer notre vie... Mais là où je vais tout est réuni: dangers de la mer, du climat et de la bataille. C'est du reste un poste de choix. On n'y envoie que les officiers sur lesquels on peut compter... J'y avancerai donc, ou...

Le marin fit un geste décidé, sa figure s'éclaira d'un rayon de confiance, et d'une voix ferme :

— Mais j'y avancerai! quand je reviendrai, j'aurai cinq galons à ma manche et je serai capitaine... Le plus fort de ma carrière sera fait!

Mme de Saint-Maurice, qui avait écouté, d'abord avec surprise, puis avec intérêt, les questions et les réponses rapidement échangées devant elle, profita d'un moment de silence, et dit :

— Comment, mon neveu, à peine sommes-nous réunis ici, et au prix de combien de peines! Et voilà que nous allons être séparés? Nous arrivons, et aussitôt vous partez? C'est vraiment une nouvelle désolante! Et où allez-vous exactement?

— Ma tante, je pars après demain pour le Tonkin, sur le transport la *Normandie*, avec quatre autres officiers et deux cent cinquante hommes. Nous allons combler les vides de l'état-major et des équipages. Nous avons pour destination Haïphong. De là, suivant les ordres que nous recevrons de l'amiral, à notre arrivée, nous le rejoindrons à Hanoi, où nous rallierons l'escadre. Sur terre ou sur mer, peut-être sur l'une et sur l'autre, nous nous battons, voilà ce que je peux vous affirmer, et ferme! Car des gens qu'on emmène si loin ne sont pas de bonne humeur, et gare les coups!

— Mon neveu, c'est un affreux métier que le vôtre! reprit Mme de Saint-Maurice. Mais ce qui m'en déplairait le plus, ce serait la navigation. J'ai été si complètement anéantie par ma traversée de la Martinique en France, que, s'agirait-il de ma vie, on ne me la ferait pas recommencer... Aussi il ne peut pas m'entrer dans l'esprit qu'on trouve moyen de vivre à bord de vos vaisseaux. Être sans cesse remué, en avant, en arrière, de côté, sur ce plancher étroit! Il me semblo que j'aimerais mieux sauter dans la mer pour en finir tout de suite.

Raimond et les jeunes filles laissaient la comtesse discourir tout à son aise, et ne l'écoutaient plus. Ils s'étaient groupés, près de la fenêtre, et parlaient à voix basse. Au bout d'un instant, par un accord tacite, ils se levèrent et ouvrirent une porte vitrée donnant sur le perron qui descendait au jardin. Ils étouffaient dans le salon, et, pour leurs cœurs oppressés, avaient besoin du grand air et de la fraîcheur du soir.

— Prenez garde de prendre froid! leur cria la comtesse, toujours transie. Ces nuits de France sont si humides, même au mois de juillet.

Elle sonna Leila, et lui ordonna de porter des châles à Lydie et à Thérèse.

Les jeunes gens marchaient déjà autour de la pelouse. Il faisait un temps délicieux, d'une douceur pénétrante. Des bosquets montait une senteur de clématites et de jasmins. Et, entre les deux jeunes filles, sous le ciel criblé d'étoiles, dans la pâleur de la lune, Raimond se sentait plein d'une amère tristesse. N'était-ce pas ce qu'il aimait le plus au monde qui était, en ce moment, auprès de lui et qu'il fallait quitter? D'un côté, celle qu'il connaissait depuis son enfance, qu'il avait vue grandir, et qu'il chérissait comme une sœur; de l'autre, celle qui était arrivée seulement depuis quelques semaines, mais comme une conquérante, pour s'emparer de lui complètement, et qu'il adorait de toutes les forces de son être. Quelle joie de les avoir là toutes les deux, de pouvoir leur dire de ces choses, qui empruntent aux heures où elles sont entendues une solennité qui les fait inoubliables, les grave dans l'esprit comme des testaments d'amour! Et quel déchirement de penser que la soirée prochaine ne le reverrait plus entre ces deux chères créatures, et que, pendant qu'elles seraient encore

dans le beau jardin embaumé du parfum des plantes, il marcherait, lui, sur le plancher du navire qui l'emporterait vers l'inconnu, peut-être vers l'éternel. Il eut une détente de son ferme caractère, et les yeux humides, la voix tremblante :

— Au moins, penserez-vous à moi quelquefois, demanda-t-il, quand je serai si loin ?...

Thérèse devint un peu pâle, et dirigeant sur lui son clair regard :

— Je ne m'endormirai pas un soir, Raimond, sans avoir prié pour que vous nous reveniez sain et sauf.

Lydie d'un ton léger dit à son tour :

— Mon cousin, comment nous serait-il possible de vous oublier ?

Le sourcil de Raimond se fronça. L'accent solennel et presque religieux qu'avait eu la déclaration de Thérèse, il eût souhaité le trouver dans la réponse de Lydie. Mais la bien-aimée, celle qu'il eût voulu voir palpitante d'une émotion semblable à celle qu'il éprouvait, celle dont l'angoisse eût dû faire écho à la sienne, était tranquille et comme indifférente. Tandis que l'amic qu'il allait quitter, le cœur calme, avec un simple adieu, avait ce tremblement des lèvres qui annonce les pleurs prêts à jaillir, cette fixité des yeux qui dénote l'anéantissement de l'esprit dans une pensée unique et désespérée.

Raimond ne remarqua le trouble de Thérèse que pour constater plus amèrement le sang-froid de Lydie. Il ne songea pas que l'une pouvait l'aimer. Il n'eut que le soupçon désolé que l'autre ne l'aimait pas. Le désir invincible de pénétrer dans ce cœur, qu'il jugeait encore fermé, s'imposa à lui. Il se dit : Si je ne lui avoue pas mon amour, dès ce soir, si je n'obtiens pas un engagement d'elle, comment pourrai-je m'éloigner et vivre ? Hélas ! Je n'ai qu'un instant pour lui parler, et devant Thérèse c'est impossible !

Il s'approcha de Lydie avec une telle ardeur, sa figure exprima si passionnément le désir qu'il avait de se trouver seul avec la jeune fille, que la poitrine de Thérèse se souleva pleine de sanglots. Elle se détourna, pour essuyer une larme qu'elle n'avait pu retenir, et baissant la tête avec résignation, décidée à sacrifier tout à celui qu'elle aimait d'une tendresse profonde et absolue, elle dit :

— Il fait décidément un peu frais, ce soir... Je rejoins ma tante.

Elle vit le visage de Raimond s'éclairer d'un rayon de joie, qui lui fut à la fois une consolation et une torture, et, sans se retourner, elle gravit les marches du perron et entra dans le salon.

Ploërne, resté avec Mlle de Saint-Maurice, demeura un instant silencieux. Moins préoccupé de ce qu'il avait à dire, il eût pu se demander pourquoi Lydie n'avait pas suivi sa cousine et demeurait auprès de lui. Avait-elle décidé que Raimond ne pouvait partir sans avoir un entretien décisif avec elle, et se prêtait-elle si facilement à cette entrevue ? Il s'était donc fait un calcul dans cette petite tête ? Encore là, le lieutenant aurait eu l'occasion de comparer la conduite des deux jeunes filles, et sans doute l'avantage ne fût pas resté à Lydie. Mais Raimond ne voyait qu'une taille souple, des épaules pleines et élégantes, deux yeux de diamant noir, et des lèvres roses qui souriaient. Et hors cette merveille, rien n'existait plus pour lui qui valût l'admiration, le respect et l'adoration.

Ils s'étaient remis à marcher, à pas lents, dans la nuit transparente. Ils arrivèrent à un bosquet, au centre duquel, dans un massif de rosiers, se dressait un sylvain de marbre, sur une gaine de pierre enguirlandée de chèvrefeuille. Un banc était au pied. Ils s'assirent. Et là, Raimond, faisant un effort de courage plus grand que le jour où il avait marché, pour la première fois, à l'attaque d'une batterie, murmura à voix basse :

— Lydie, c'est pour moi une douleur cruelle de vous quitter... Vous ne pouvez comprendre mon chagrin, puis-

que vous ne le partagez pas... Mais croyez qu'il est bien amer, bien impossible à consoler.

Lydie leva ses yeux de flamme et, de cette voix grave qui faisait frémir le cœur de Raimond :

— Pourquoi dites-vous que je ne partage pas votre chagrin ?... Me croyez-vous si indifférente ?

— Oh ! Je sais que vous êtes bonne, je crois que vous ne laisserez pas, sans un peu de regret, partir un ami pour si longtemps et pour si loin. Mais ce sentiment de tristesse, que vous éprouveriez pour tout autre que pour moi, est bien loin de ce que je ressens et de ce que je voudrais vous voir ressentir. Nous ne nous connaissons que depuis quelques mois, Lydie, et vous tenez une place immense dans ma pensée. Immense, oui, car au moment de m'éloigner de mon pays, de tous les miens, je n'ai qu'une préoccupation, qu'un souci : vous. Et si vous me voyez tourmenté, inquiet, malheureux, c'est que mon bonheur unique était de vivre près de vous et que nous allons être séparés.

La jeune fille, à cette déclaration très nette et ardemment exprimée, resta immobile et glacée. Pas un des cils recourbés qui voilaient ses beaux yeux ne trembla. Elle était aussi maîtresse d'elle-même que Raimond était vibrant et enfiévré. Elle dit :

— Pourquoi partez-vous, si cela vous fait tant de peine ?

— Vous êtes une enfant, Lydie, et vous ne connaissez pas les devoirs d'un soldat. Ne pas partir ! Quand on me commande d'aller à l'ennemi, ce serait manquer à l'honneur. C'est la seule chose que je ne sois pas prêt à faire pour vous. Il faut donc que je m'en aille, et que je vous laisse derrière moi, belle comme vous l'êtes, et destinée à toutes les adorations, à toutes les sollicitations... Comprenez mon tourment !... On vous aimera, on vous le dira, et vous-même peut-être... Oh ! Lydie, quelle torture pour l'absent, qui emporte votre image dans son cœur, qui ne va vivre que par votre souvenir et qui n'a le droit de rien espérer, car il ne vous avait même pas avoué son amour, et vous n'avez pris aucun engagement envers lui.

— Voilà donc la cause de votre chagrin et de votre inquiétude ? dit posément Lydie. Convenez cependant que je ne pouvais, à moins d'être douée d'une clairvoyance surnaturelle, deviner ce qui se passait dans votre esprit ?... Vous venez ici, depuis plusieurs mois, presque tous les jours, et vous me voyez dans l'intimité la plus étroite. Je ne crois pas m'être montrée pour vous bien farouche. Et vous ne dites rien, vous ne soupirez même pas. Car il faut avouer que vous êtes un amoureux bien réservé et qu'avec vous on n'a pas beaucoup à se défendre.

— Lydie ! Lydie ! murmura Ploërne, vous raillez lorsque vous voyez que je pleure.

— Et que voulez-vous donc que je fasse ? Je ne puis cependant pas me jeter dans vos bras, en criant avec vous de désespoir. Je suis plus raisonnable. Je me borne à vous gronder de votre discrétion exagérée qui a attendu jusqu'au dernier moment pour me faire connaître l'état de votre cœur... Ne me regardez pas avec cet air désolé... Je ne suis pas bien dure pour vous... Je ne vous ai pas dit encore que je repoussais votre demande... Et, rassurez-vous, je ne le dirai pas.

Raimond poussa un cri de joie. Il saisit la petite main blanche de Mlle de Saint-Maurice et la garda serrée étroitement, comme pour prendre possession de toute sa personne. Lydie, gagnée par cette passion si sincère et qui éclatait ardente ainsi qu'un feu qui a longtemps couvé, eut un sourire plus doux. Elle dit :

— Vous voulez que je vous attende, je vous attendrai... Je suis très jeune. Vous ne me trouverez donc pas trop changée à votre retour, qui ne se fera pas attendre, je l'espère, bien longtemps.

— Ah ! au prix de mon sang, je paierai cette joie de revenir près de vous promptement.

—Soyez ménager de ce sang qui m'appartient maintenant, interrompit la créole de sa voix profonde. Je vous sais brave, ne soyez pas imprudent. Le plus sûr moyen d'être heureux, près de moi, c'est de revenir bien vivant et bien portant. Je ne me soucie pas d'être veuve avant d'être femme. Pensez à mon chagrin si je vous voyais reparaitre blessé, mutilé. Les armes sont maintenant si terribles !...

Les paroles que Mlle de Saint-Maurice avait prononcées étaient d'une indifférence raisonnée et glaciale. Mais Raimond n'entendait pas Lydie, il n'entendait que l'hymne triomphant de son cœur enivré. Il pouvait partir, maintenant, l'esprit en paix : Lydie s'était engagée à l'attendre. L'issue de la campagne qu'il entreprenait serait ou la mort ou le bonheur. Il ne craignait pas l'une et aspirait à l'autre. Tous les nuages qui assombrissaient sa pensée s'étaient en un instant dissipés. Quel sort existait plus beau que le sien ? Soldat, il allait se battre. Amoureux, il était aimé. Une confiance absolue l'animait. Il n'admettait pas que l'une des chances mauvaises qu'il courait pût se réaliser. Il se sentait une telle force d'existence qu'il était sûr de vivre. Et vivant, Lydie serait à lui.

Ils restèrent ainsi sans parler, pendant un assez long temps, puis la jeune fille dit à Raimond :

—Il y a près d'une heure que nous sommes en tête à tête. Il faut rentrer. D'ailleurs vous avez à parler à ma mère. Il convient que ce soit par vous qu'elle apprenne les promesses que nous avons échangées.

Elle s'était levée, et, dans la clarté caressante de la lune, elle souriait à son ami. Elle était si belle ainsi, qu'il la prit dans ses bras et l'attira sur sa poitrine. Elle ne fit aucune résistance. La tête appuyée sur son épaule, elle continua à le regarder de ses yeux rayonnants et purs. Alors, se courbant sur le front de Lydie, qui brillait sous ses cheveux noirs, Raimond lui donna le plus chaste et le plus délicieux baiser. Mais la fille des tropiques, s'animant soudain, comme si cette caresse avait allumé en elle des ardeurs mystérieuses, se haussa sur la pointe des pieds, noua derrière le cou du jeune homme ses bras nerveux, et, suspendue à lui comme une liane, elle posa sa bouche rose sur les lèvres frémissantes de son fiancé. Il sembla à Ploërné qu'il venait d'être traversé par une flamme, et, tremblant, éperdu, il regagna avec elle le salon où Thérèse et Mme de Saint-Maurice attendaient.

La bonne dame commençait à sommeiller. Mlle Letourneur, assise auprès d'elle, réfléchissait profondément. Pendant qu'elle était là, Raimond et Lydie, restés seuls s'avouaient leur mutuelle tendresse. Elle avait bien senti au trouble de son cœur qu'ils avaient une confiance à se faire. Et laquelle pouvait être faite, plus douloureuse pour la douce Thérèse, que celle de l'amour de Raimond ? Elle avait cependant favorisé leur accord. Mais la pauvre enfant avait-elle été si héroïque en s'éloignant ? Un instinct lui donnait l'assurance que si elle n'était pas partie, dans le désordre d'esprit où le jetait l'obligation de se séparer de celle qu'il aimait, Raimond allait parler devant elle. Oui, rien ne l'aurait arrêté, lui qui se taisait depuis si longtemps. Ces timides, acculés à la nécessité d'agir, deviennent téméraires et ne connaissent plus de frein. Elle avait fui devant l'aveu.

Maintenant, au salon, dans la clarté paisible de la lampe, auprès de sa tante qui dormait, inconsciente de ce qui se passait, elle demeurait les yeux fixes, le front penché, ressassant des idées douloureuses. Le souvenir de ce rêve qui l'avait, à différentes reprises, troublée avant l'arrivée des dames de Saint-Maurice, et dont elle avait parlé à Raimond, lui revenait avec une persistance de présage. Elle revoyait le noir bateau qui amenait les deux femmes et la sombre mulâtresse, et une voix murmurait à son oreille les étranges paroles qui avaient épouvanté son sommeil : "Celle qui vient là te prendra tout ce que tu possèdes et

tout ce que tu aimes. Tu n'auras plus ni fortune ni affection. A elle, ta part de bonheur dans la vie !" Et celle qu'elle avait toujours devinée être Lydie, brune et pâle, avec des yeux diaboliques, riait de ses dents blanches, tandis que les deux autres étrangères, la mère et la mulâtresse, approuvaient de la tête la monstrueuse éviction.

Thérèse poussa un soupir et sentit son cœur se serrer. La conquête, que le songe prophétisait, n'était-elle pas à moitié accomplie ? Thérèse n'était-elle pas déjà dépossédée de l'amour de Raimond ? Sa part de bonheur ne lui était-elle pas déjà presque complètement dérobée ? Le reste de la prédiction devait-il donc s'accomplir ? Lui prendrait-on aussi sa fortune ? Hélas ! Tenterait-elle de la défendre ? Ne la donnerait-elle pas, d'elle-même, tout entière, pour reconquérir le cœur de celui qu'elle aimait et qui ne s'en doutait pas ?

Une pensée, cependant, surgit dans son esprit qui lui rendit, pendant une minute, l'espérance. Si Lydie allait ne pas accueillir les protestations de Raimond ? S'il allait ne pas lui plaire ? Le nuage qui venait de se dissiper se reforma plus épais et plus obscur. Comment admettre que Raimond ne plût pas à Lydie ? Quelle femme serait assez insensée pour dédaigner l'amour d'un pareil homme, quand il l'offrait à deux genoux ? Non ! Tout était bien fini, et il n'y avait plus pour la pauvre Thérèse qu'à souffrir et à pleurer. Oh ! comme elle aurait voulu disparaître, en un instant, pour échapper à l'atroce nécessité d'entendre la révélation du bonheur de l'autre ! S'ancantir, n'exister plus, n'avoir plus ni yeux, ni oreilles, être une matière inerte, insensible, comme morte. N'avoir pas à sourire, quand elle voudrait pleurer, à féliciter, quand elle voudrait maudire, pouvoir cacher enfin la plaie saignante, ouverte au plus sensible de son cœur ! Car elle acceptait encore de souffrir, mais elle ne supportait pas l'idée qu'on s'en doutât. Après la douleur d'être dédaignée elle repoussait la honte d'être plainte.

Au milieu du désordre de ses pensées la porte du jardin s'ouvrit, et Lydie et Raimond se tenant par la main entrèrent dans le salon. Mme de Saint-Maurice se réveilla en sursaut. Thérèse resta immobile, sans souffle et sans regard. Sur le visage rayonnant de Ploërné elle avait lu son arrêt. Lydie s'avança vers sa mère, et lui montrant le jeune homme qui souriait, l'air enivré :

— Maman, dit-elle simplement, Raimond vient de m'apprendre qu'il m'aime, et nous nous sommes fiancés.

Mme de Saint-Maurice frappa l'une contre l'autre, avec un étonnement joyeux, ses mains fluettes, et s'écria :

— Mon neveu, vous allez devenir mon fils ! Je ne pourrai pas vous aimer davantage !... Mais, mes enfants, j'y pense : il part ! Comment allons-nous faire ?

— Nous attendrons qu'il revienne, maman... Cela me laissera un peu vieillir... De loin, comme de près, il m'aimera... Et quand il sera revenu, ce sera pour ne plus repartir... N'est-ce pas, Raimond ?

— Oui, certes. J'en prends l'engagement : je serai tout à vous.

— Si vous êtes contents ainsi, mes enfants, tout est bien... Attendre, c'est encore ce qu'il y a au monde de plus facile à faire. L'avenir se chargera d'arranger les choses. Mais, approchez, mon neveu, que je vous embrasse... Voilà, il me semble, mon cher ami, des fiançailles à l'américaine. Vous avez tout conclu de vous-même. Car moi, je ne m'en doutais pas... Et toi, Thérèse, est-ce que tu n'étais pas dans le secret ?

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille, mais elle était dans l'ombre, elle put les dissimuler.

— Non, ma tante, répondit-elle d'une voix assez ferme. Et, comme vous, je viens de tout apprendre.

Elle fit un suprême effort, et ajouta :

— Je suis bien heureuse du bonheur de Lydie et de Raimond.

Les yeux de la créole s'attachèrent au pâle visage de Thérèse, sans pouvoir y découvrir un frémissement qui trahît la douleur. Elle vint à sa cousine, et l'embrassant avec effusion :

— C'est à toi que je dois d'avoir connu Raimond et d'être aimée de lui... Crois que je ne l'oublierai jamais !

Ploërné lui tendit la main :

— Je la laisse auprès de toi, dit-il. Soigne-la, aime-la, veille sur elle. C'est ce que j'ai de plus cher au monde.

Thérèse s'avança alors en pleine lumière. Elle ne craignait plus d'être vue. La pensée d'un devoir à remplir lui avait purifié le cœur de toute sa jalousie. Et avec force :

— Je vous le promets, Raimond, vous pouvez compter sur moi.

— Merci.

Raimond prit congé et s'éloigna. Le lendemain il vint faire ses adieux, et comme le soir tombait, il monta dans le rapide de Marseille, laissant, derrière lui, Lydie très calme et Thérèse désolée.

Les premiers mois qui suivirent le départ du marin s'écoulèrent monotones. Mlle Letourneur et les dames de Saint-Maurice étaient encore en deuil, et elles n'avaient nullement le désir de sortir de leur solitude. Cependant, à l'approche de l'hiver, la mère de Lydie se plaignit vivement du froid. Cette femme, habituée à la douce température des colonies, frissonna sous les froides haleines du vent d'est.

— On gèle dans ton Paris, disait Mme de Saint-Maurice. Il n'y a ce matin que quatorze degrés : que sera ce cet hiver ?

— Ma tante, nous ferons bon feu.

— On m'a dit qu'il gelait quelquefois pendant plusieurs semaines de suite.

— Alors on patine !

— Comme en Laponie ! Grand merci du divertissement ! Ah ! Que n'ai-je pu apporter avec moi le soleil de la Martinique et la brise de nos savanes ?

— Ma tante, si vous souffrez à Paris, allons autre part. Vous savez que rien, hélas ! ne nous retient ici.

— Eh ! ma chère, où veux-tu que nous cherchions un climat meilleur, sans traverser la mer ? Et quant à me risquer sur un navire, jamais ! J'aime encore mieux le froid !

— Il ne serait pas nécessaire d'aller à Malte, en Sicile ou en Algérie, pour trouver une grande différence de température. Il suffirait de monter jusqu'à la frontière d'Italie, le long de la côte... A partir de Cannes, le climat change véritablement.

— Oh ! mon Dieu, Cannes ou Paris, va, qu'importe ! Restons ici... Souffrir pour souffrir, au moins nous ne l'éloignerons pas de la maison de ta mère.

— Vous ne m'en éloignerez pas, ma tante. J'ai, entre Nice et Monaco, au bord de la mer, dans une anse abritée du vent et exposée au soleil, une villa que maman avait fait construire, et qu'elle a habitée avant que la maladie la clouât dans son lit... A Beaulieu, je retrouverais donc son souvenir.

— Non, non, mon enfant, gémit Mme de Saint-Maurice, ce seraient bien des affaires encore qu'un déplacement... Toutes ces malles qui sont à peine vidées et qu'il faudrait remplir... Décidément restons ici, va : on est bien partout pour mourir !

La bonne dame appartenait à cette espèce de gens qui traînent leur prétendue agonie jusqu'aux limites les plus reculées de la vie humaine, mangeant bien, dormant mieux et assommant leur entourage de leurs plaintes sempiternelles. De bonne foi d'ailleurs, et croyant sincèrement endurer les souffrances dont elle se plaignait. Elle avait pris le parti de rester, mais non pas celui de ne plus se lamenter. Six semaines plus tard, sa fille et sa nièce, lui

faisant une douce violence, l'entraînaient à Beaulieu et là, au milieu des fleurs, au bord des flots bleus, dans une atmosphère exquise, la créole consentait à avouer qu'il pouvait y avoir encore quelques heures supportables pour elle dans la vie.

Quant à Lydie, elle éprouva une sorte d'ivresse en retrouvant les verdure et les plantes qui lui rappelaient son pays. Les orangers, les palmiers, les myrtes, les cactus, cette flore d'Orient, dorée par le soleil, le bruit léger de la mer argentant de ses vagues mourantes le sable de la plage, le parfum de la brise chargée des émanations chaudes de la terre, l'horizon bleu et rose des côtes baignées dans la lumière, tout lui rappelait l'île enchantée où elle avait passé ses premières années. Elle était heureuse, elle se laissait vivre d'une vie animale. Elle ne pensait que très peu à son fiancé. Encore fallait-il que Thérèse lui en parlât. Alors elle laissait échapper quelques phrases banales : Où est-il ? Que fait-il ? Quand reviendra-t-il ? Et c'était tout.

Où il était et ce qu'il faisait, on l'avait su au bout de deux mois, par ses lettres. Il était avec l'escadre, croisant sur la côte par des temps affreux. Quand il reviendrait, c'était ce que nul ne pouvait dire. Pas avant deux ans, au plus tôt. A moins... Mais cet "à moins" faisait frémir Thérèse et se récrier Lydie, car c'était le cas d'un congé de convalescence que cet "à moins" prévoyait. Et, pour que l'officier rentrât en France, il fallait qu'il fût gravement malade ou sérieusement blessé. Thérèse aimait mieux qu'il restât en Chine. D'abord, là, il n'épousait pas Lydie. Si bien résignée qu'elle fût à voir Raimond appartenir à sa cousine, ce n'était jamais sans un serrement de cœur que Mlle Letourneur pensait à l'avenir que lui promettait ce mariage. Raimond, à des milliers de lieues, était séparé d'elle, mais il était aussi séparé de sa fiancée. Son absence était un répit. Et en attendant on vivait.

Les six premiers mois s'écoulèrent dans une réclusion à peu près complète. Le point de la côte, sur lequel était située la villa, n'attirait pas les voyageurs. Quelques breaks ou quelques calèches descendaient jusqu'à Saint-Hospice, mais n'allaient pas plus avant, et la solitude des trois femmes était à peine troublée par le bruit argentin des sonnettes sur la route qui conduit à Villefranche, ou par le passage de rares touristes montant au petit couvent et à la tour en ruine, vestige de construction militaire laissé par les pirates babaresques, au temps où ils infestaient les mers.

De retour à Paris, les dames de Saint-Maurice s'installèrent définitivement dans l'hôtel Letourneur. Un an de vie commune avait permis aux trois femmes de se connaître complètement. Thérèse apprécia la tranquille bonté, la sérénité de cœur de sa tante. Cette femme excellente n'avait qu'un défaut : celui de se croire continuellement mourante. Mais, en douze mois, elle n'avait pas causé un souci, une contrariété à sa nièce, et s'était fait aimer d'elle.

Lydie, fantasque et impérieuse, tendre et violente, avait réduit en servitude la douce Thérèse. Lorsque les fantaisies de Mlle de Saint-Maurice déplaisaient à Mlle Letourneur, lorsque, sans prendre la peine d'essayer de convaincre, la créole voulait commander, faire prédominer ses goûts ou ses manières de voir, sa cousine, prête à résister, à protester, se calmait soudain en pensant que c'était peut-être un mauvais sentiment d'envie qui l'indisposait contre Lydie, et cédait par excès de conscience et de vertu. Peu à peu elle avait laissé la belle brune se conduire en enfant gâtée. Elle s'était pliée à la tyrannie, comme Mme de Saint-Maurice et Leila. Tyrannie câline et enjôleuse, il est vrai, car cette délicieuse fille, née pour la séduction, avait en elle un charme qui rendait excusable tout ce qu'elle disait et faisait d'irrégulier ou de fâcheux.

(A Suivre.)

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

CHÈRE ADOREE

XVI.

(Suite.)

— Ah ! faisait Belin, de jour en jour plus effrayé, vous n'avez plus l'abnégation, le courage des premiers temps ? Je le disais bien : vous souffrez !

— Eh ! Monsieur, me suis-je donc engagée à ne pas souffrir ?

Jusqu'alors, ces confidences qui effrayaient Belin, et que Fernande semblait subir avec une demi-résignation, avaient été faites très légèrement : des mots, des courtes phrases jetées ça et là ; aucune conversation suivie, sérieuse et vraiment cruelle. Mais, au point où en étaient les choses, la sympathie de Mathilde de Latour pour Mme Viliers grandissant tous les jours, cet entretien devenait menaçant. Les enfants amenèrent.

Un matin, Fernande crut pouvoir profiter d'une heure de liberté que lui laissait la leçon de dessin pour se rendre chez Mlle X... Il s'agissait de s'entendre avec elle, au sujet d'une représentation dramatique, qu'on se proposait de donner aux petits invités du jeudi. Quand elle revint à Auteuil, la leçon était finie et les enfants avaient quitté leur salle d'étude. Elle les chercha de tous côtés, au jardin, dans leurs chambres, sans les trouver. Elle les appela sans qu'ils répondissent. Elle commençait à s'inquiéter, lorsqu'un domestique lui dit qu'il les avait vus sortir, un quart d'heure auparavant, avec la femme du jardinier.

Où étaient-ils allés ? Ils devaient avoir prévenu, demandé à quelqu'un la permission de s'absenter ainsi ? A Belin, sans doute ? Avant le déjeuner, il lisait d'habitude les journaux dans le salon. Elle s'y rendit. Mais, à la place de Belin, ce fut Mathilde de Latour qu'elle trouva installée près de la cheminée et parcourant une revue.

— Vous cherchez quelqu'un, Madame Viliers ? fit la jeune femme en relevant la tête.

— Oui, madame, quelqu'un qui pourrait me renseigner sur les enfants. Ils viennent de sortir et...

— Ne vous inquiétez pas... Je crois savoir où ils sont. Je devine le but de cette course matinale... Quoi ? vous partez déjà !... Puisque vous voilà par hasard libre, sans élèves, pour quelques minutes, restez donc avec moi, ne vous envollez pas tout de suite. C'est si bon de causer un instant quand on se convient, quand on se comprend comme nous... Tenez, asseyez-vous là dans ce fauteuil, en face de moi.

Elle obéit, plus nerveuse cependant que d'habitude, plus rebelle aux confidences qu'elle prévoyait, moins résignée au martyre.

XVII

Quel contraste entre ces deux femmes assises l'une en face de l'autre ! Celle-ci toute jeune, vingt-cinq ans... l'âge charmant, indécis, où le printemps qui fleurit encore commence à se confondre avec l'été qui fleurit déjà ; d'un blond très pur, sans demi-teinte ; fraîche, bien en chair, trop fraîche et trop en chair à son goût. Pour les connaissances, au contraire, très à point, très réussie ; les yeux d'un tendre, mouillés d'amour, mais d'un amour très pur qui tient surtout le cœur ; une bouche aux lèvres rouges, épaisses, que leur matérialité met peut-être en désaccord avec les yeux ; élégante de taille, de manières et de vêtements, une mondaine, très honnête.

Celle-là, l'aspect d'une femme peut être encore jeune, mais qui s'est mal défendue contre la vie ; brune... de sonvenir ; le teint passé, les traits tirés, les yeux rougis, le corps fatigué, et, cependant, malgré tout cela, quelque chose d'empoignant, de vibrant, une distinction, un charme, et aussi, par instants, des éclaircies, des flambées de beauté.

Au moral, un contraste encore plus frappant : ici une heureuse de la vie... et une ignorante, car elle ne connaît que le beau côté, et c'est peu. Là, une désolée, une blessée, une vaincue. Elle sait tout ce que l'autre ignore, mais elle n'a plus ni le temps, ni la force d'en tirer davantage. Elle est usée, finie de trop savoir, de trop bien connaître l'existence, c'est-à-dire ses douleurs de toutes sortes.

— Vous paraissez encore tourmentée, dit Mathilde de Latour, lorsque Fernande se fut assise en face d'elle. Vous avez tort, puisque je ne suis pas inquiète, moi... Paul et Jeanne reviendront bientôt et vous les gronderez d'avoir eu un secret pour vous.

Mal disposée comme elle l'était à l'idée des confidences prochaines, inévitables, Fernande répondit avec un peu de sécheresse :

— Puisque vous connaissez leur secret, madame, cela doit suffire.

— Personne n'est plus digne que vous de leur confiance, chère Madame Viliers, reprit la jeune femme, et je souhaite qu'ils vous la donne tout entière. Mais ce sont des natures indépendantes, un peu sauvages. Il leur faut du temps pour s'habituer aux amis nouveaux... Moi-même, j'ai eu de la peine à apprivoiser ces petits cœurs ombrageux.

Jalousement, mais sans qu'on pût la deviner, Fernande demanda :

— Croyez-vous y être parvenue ?

— Je le crois. Du reste, je n'aurais pas su leur en vouloir de leur froideur... Les pauvres enfants, abandonnés dans la première enfance, comme ils l'ont été, par une mère indigne !

Jusqu'alors, par délicatesse ou parce que l'occasion ne s'en était pas présentée, Mathilde de Latour avait évité de parler de la mère des enfants. Aussi ce coup droit, imprévu, toucha Fernande en plein cœur. Elle était préparée aux confidences ; elle n'avait pas songé à s'armer contre les injures. Mais son émotion passa inaperçue. La jeune femme regrettait déjà le mot qui lui était échappé, et s'en excusait :

— J'ai eu tort de dire cela, faisait-elle toute rougissante. Ce secret ne m'appartient pas, et M. de Latour a fait tout ce qu'il a pu pour me le cacher. C'était bien difficile. On a parlé, autour de moi, trop, beaucoup trop... Vous vous taisez, vous, n'est-ce pas, madame Viliers ?

— Soyez-en certaine, madame.

— Et je puis continuer à vous dire ce que j'ai sur le cœur... Eh bien ! oui, le croiriez-vous, la mère de vos deux élèves, ces êtres adorables, entraînée par une indigne passion... Comprenez-vous cela... qu'une mère abandonne ses enfants ?

— Non, répondit Fernande d'une voix étouffée.

Heureuse de s'étendre sur un sujet qui lui avait toujours occupé l'esprit et dont elle n'osait s'entretenir avec son mari, un peu bavarde aussi, comme la plupart des très jeunes femmes inoccupées, elle continuait, elle s'étalait, elle se complaisait dans de longues phrases, bien faites, trop bien faites.

— Oui, pauvres petits, comment leur garder rancune de leur réserve, de leur demi-sauvagerie?... Restés seuls à l'âge où la direction, l'affection maternelles sont le plus nécessaires ; livrés à eux-mêmes ; se sentant comme entourés d'un grand malheur, ils se sont serrés l'un contre l'autre, et se sont habitués à n'avoir plus qu'eux-mêmes pour confidents de leurs pensées.

Ces derniers mots rappelèrent à Fernande que les enfants

étaient sortis, sans lui dire où ils allaient, en se cachant d'elle, et alors :

— Je plains la mère, fit-elle, c'est un grand bonheur dont elle s'est privée : être la confidente de ses enfants.

— Comment, vous plaiguez la mère ! Y songez-vous ?.. Je ne saurais la plaindre, moi.

— Pourtant, madame, vous lui devez votre bonheur.

— C'est vrai... Mais je ne puis lui pardonner les douleurs qu'elle a causées, les larmes qu'elle a fait verser.

— Avez-vous compté les siennes ?

— Je me souviens des miennes.

— Les vôtres... vos larmes ! dit Fernande étonnée.

— Oui, reprit-elle à voix basse, tristement. J'ai eu longtemps à lutter contre son souvenir. M. de Latour m'avait épousée par convenance, par nécessité, parce qu'il fallait une mère à ses enfants... C'était un mariage de raison, tout à fait de raison...

— Ah ! vraiment ? je ne savais pas, interrompit Fernande, souriante cette fois.

Le sourire ne tarda pas à disparaître. Mme de Latour, haut la tête et la voix, disait maintenant :

— Mais je n'entendais pas cela, moi... Je m'étais mariée pour être aimée... et je voulais l'être... et je savais bien que je le serais.

— Vous saviez !

— Certainement. Je l'aimais, moi !

Et, retenant sa confidente qui venait de faire un mouvement pour s'éloigner, tout près d'elle, la voix chaude, le cœur battant :

— Je l'ai aimé dès le premier jour, disait-elle. Un soir, dans une maison où j'allais quelquefois avec mon père, je me trouvai en face de lui... Je le connaissais de nom. J'avais entendu faire son éloge... Comme on était au-dessous de la vérité !... Comme il parlait simplement et disait pourtant de bonnes et grandes choses ! Quelle distinction, quel charme !... Mais, en même temps, quelle pâleur sur son visage, quelle tristesse dans le sourire !... Je compris aussitôt que je me trouvais en face d'une grande douleur.

— La sympathie, murmura Fernande.

Elle dit ce mot sans ironie, sans amertume, très simplement. Les souvenirs de la jeune femme avaient remué les siens, et elle se rappelait l'impression que Maurice de Latour avait autrement produite sur elle-même.

— Oui, reprit vivement Mathilde, une sympathie soudaine, étrange, profonde. Il la devina sans doute : quelques mois plus tard, après avoir causé longuement avec mon père, il vint à moi, et me dit : " Mademoiselle, voulez-vous ramener un peu de lumière dans un foyer éteint, un peu de joie dans un cœur brisé ? Voulez-vous être la mère de mes enfants ?

— Mais l'autre était donc morte ?

— Heureusement.

— Ah ! madame, voilà un mot cruel.

— C'est vrai... et je me le reproche... Mais j'ai tant souffert par elle.

— Par elle, vous ! Que vous a-t-elle fait ?

Elles étaient, toutes deux, debout maintenant, au milieu du salon. Mathilde se rapprocha de Fernande et, très émue, ardente cette fois :

— Vous demandez ce qu'elle m'a fait ? C'est juste. Vous ne savez pas tout ce qu'il m'a fallu d'amour, de courage, de patience et d'adresse... oui, d'adresse, je ne rougis pas de l'avouer... pour lutter contre ce souvenir, pour l'emporter sur cette morte.

Ce fut au tour de Fernande de s'avancer tout près d'elle, et la regardant dans les yeux :

— Il l'aimait donc bien ?

— S'il l'aimait !.. Elle n'avait qu'à revenir, et il aurait tout oublié.

— Remerciez-la donc, alors, de n'être pas revenue et

d'être morte... Bénissez-la, madame, au lieu de la maudire.

— Je dois au moins lui pardonner, et c'est ce que j'ai fait depuis longtemps, depuis le jour où touché de mes soins, de mon amour, de ma tendresse pour ses enfants... Tenez ! c'était dans ce salon, j'étais à cette même place, lui à la vôtre, nous causions, depuis un instant, des enfants, de leur avenir, du nôtre... Tout à coup je sentis qu'il se penchait, peu à peu, vers moi. Ses mains prirent les miennes et ses lèvres murmurèrent à mon oreille : " Mathilde, je ne me souviens plus... le passé n'existe plus... Mathilde, je n'aime que toi au monde."

Brusquement, elle s'arrêta. Son regard venait de se porter sur Fernande, et elle était frappée de sa pâleur et d'une sorte de tremblement nerveux qui semblait la remuer.

— Qu'avez-vous donc ?

— Rien, rien.

— Vous paraissez souffrir.

— Non, c'est fini... un malaise passager.

— C'est moi qui vous ai fatiguée de mes confidences... Ne m'en veuillez pas. Je suis si heureuse d'avoir quelqu'un avec qui je puisse causer librement !... C'est qu'il me semble que je suis encore au premier jour de mon bonheur.

Et, dans son inconscience, de plus en plus cruelle, la tortionnant, lui infligeant tous les supplices :

— Comment cette Fernande n'a-t-elle pas su le comprendre, n'a-t-elle pas su l'aimer ?

— Qui vous a dit, madame, qu'elle ne l'aimait pas ?

— Elle l'a trahi.

— Rien ne le prouve.

— Vous dites ?

Fernande continuait sans crainte, sans même songer à l'imprudence commise, au danger couru :

— Eh ! madame, il y a des natures ardentes, exaltées, fiévreuses, que les âmes placides ne comprennent pas... Peut-être cette malheureuse, dont vous occupez ici la place, dont vous avez avec adresse, vous le disiez il n'y a qu'un instant, effacé jusqu'au souvenir, peut-être cette Fernande était-elle une de ces femmes... Un coup de tête, puis l'amour-propre ridicule, l'orgueil stupide qui empêche de s'expliquer, de crier : " Vous vous trompez, je ne suis pas coupable comme vous le croyez. Je n'ai été qu'une inconsciente, une folle ; pardonnez, pardonnez..." Enfin la colère, la rage, le désir de se venger d'avoir été trop facilement accusée, prise pour une coupable lorsqu'on ne l'est pas, inspirant d'autres folies... Trop tard maintenant... l'irréparable... On pleure, on se maudit, on fuit, on meurt, si Dieu le permet... Ah ! celles-là n'ont pas la raison, le sang-froid des âmes tranquilles ; mais, du moins, pardonnez-leur, car elles expient.

Dans toute autre situation Mathilde de Latour se fût étonnée de la passion qu'on mettait à défendre devant elle cette Fernande détestée ; mais, d'une part, elle ne voyait dans Mme Viliers que l'adversaire soutenant une thèse générale, plaidant une cause impersonnelle ; d'un autre côté, elle s'était animée elle-même, passionnée au débat, et elle n'en remarquait pas l'étrangeté. Aussi, déjà, elle répliquait :

— Oui, je sais qu'il existe des femmes telles que vous le dites, imprudentes, légères, folles... moins coupables qu'on ne le croit. Soit ! Mais, qu'importe si leur imprudence, leur folie ont suffi pour les perdre, si le monde les croit coupables, si leurs maris se croient trahis !... Comment peut-on épouser ces femmes-là et les aimer ?

— On les aime justement peut-être parce qu'elles sont ainsi... Il y a bien des mystères dans le cœur humain, madame. Les amours les plus profonds naissent souvent de ces contrastes qui, pour les esprits vulgaires, sembleraient devoir tuer l'amour... Il y a des âmes vraiment

grandes qui s'attachent en raison des douleurs qu'on leur cause... par le besoin qu'elles ont de répandre autour d'elles ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme : l'indulgence et le pardon.

— L'indulgence, le pardon, soit ; mais l'amour ?

— Pourquoi pas ?

— L'amour sans estime, l'amour sans respect ?

— Le cœur ne raisonne pas.

— Vous croyez vraiment que Maurice pourrait encore aimer cette Fernande ?

— Est-ce que je sais, moi ?

— C'est impossible.

— Vous voyez bien que non, puisque vous avez peur !

Cette fois, malgré la vivacité des répliques qui ne donnaient pas le temps de la réflexion, malgré l'ardeur de la lutte, Mathilde s'étonna, et tout à coup s'arrêta pour regarder Fernande. Mais, au même instant, M. de Latour, accompagné de Belin, entra dans le salon.

XVIII

Ces confidences, cet entretien, changés en discussion, ces répliques violentes, cette lutte surgissant d'une façon inattendue devaient avoir profondément troublé Mathilde de Latour, car elle s'élança vers son mari dès qu'elle le vit, et prenant ses mains, se serrant contre lui :

— N'est-ce pas que tu m'aimes ? demanda-t-elle vivement.

— Pourquoi cette question ? Que signifie ? Qui dit que je ne t'aime pas ?

Tout en parlant, il promenait son regard autour de lui, et l'arrêtait sur Mme Viliers :

— Est-ce vous, madame ?

Encore animée, irritée, farouche, elle ne répondit pas. Mais Mathilde, déjà calmée, depuis que son mari était là et qu'elle se sentait protégée, vint à son secours :

— Ne gronde pas Mme Viliers, fit-elle avec sa bienveillance, sa bonté habituelles... Voici ce qui est arrivé. Nous nous sommes laissés entraîner à discuter sur l'amour, et comme ce sujet est toujours intéressant pour des femmes, nous avons mis du feu dans la discussion... Mme Viliers en est arrivée à soutenir que le véritable amour était exalté, fiévreux, qu'il faisait commettre des fautes, des folies, et que les hommes préféreraient d'ordinaire celles qui en commettaient... Je me suis soitement imaginé qu'elle s'attaquait à moi, qu'elle me reprochait de ne pas savoir t'aimer... j'ai eu peur... et lorsque je t'ai vu, je me suis élançée vers toi pour que tu me rassures.

— Mon Dieu ! se demandait Belin, entré dans le salon avec M. de Latour, et resté dans un coin ; mon Dieu ! que va-t-il répondre, que va-t-il se passer ?

Très calme, du moins en apparence, sans émotion dans la voix, le regard droit sur Fernande, M. de Latour lui disait :

— Je te jure, Madame, que vous avez eu tort de faire des distinctions dans l'amour. Il n'en existe qu'un, suivant moi, qu'un seul : l'amour honnête, respectueux de tous les devoirs, confiant, tranquille et, malgré sa sérénité, prêt à tous les dévouements et à tous les sacrifices. C'est le seul qu'une honnête femme puisse ressentir et le seul qu'elle doive prétendre inspirer... L'autre amour est la conséquence de quelque désorganisation morale, et je m'étonne, Madame, que vous en parliez à ma femme.

Comme elle allait lui répondre, il l'arrêta d'un geste, et s'adressant à Mathilde :

— Je te jure, lui dit-il, que je t'aime autant qu'on peut aimer, de toute mon âme. Ne doute pas de moi, ne doute jamais. Rien ne peut nous séparer.

Puis, il lui prit le bras et l'entraîna hors du salon, sans perdre de vue Fernande, le regard toujours fixé sur elle.

Elle restait seule avec Belin. Le pauvre homme ! Il courait de grands risques. Contrainte au silence par M.

de Latour, mais non pas apaisée, intimidée depuis un instant, tenue en respect, domptée pour ainsi dire, elle prenait maintenant sa revanche de la contrainte imposée, et, marchant à grands pas, tantôt elle se parlait à elle-même, tantôt elle jetait à haute voix un mot, une plainte :

— Comme il me regardait en lui disant : 'Rien ne peut nous séparer !' Voulait-il donc me défier?... Non, je me suis trompée. Son regard n'était que sévère. Il me reprochait mes paroles."

Elle s'arrêta un instant, et passant à un autre ordre d'idées : "A-t-elle assez dit qu'elle me haïssait ! Me haïr, elle qui s'est enrichie de tous mes trésors, qui m'a pris le cœur du mari, le cœur des enfants... J'avais cru le conquérir, je me trompais. Leur absence me le prouve. Ils ont des secrets pour moi et ils n'en ont pas pour elle !"

Dans le coin où il s'était réfugié, Belin faisait des gestes suppliants, mais elle ne les voyait pas, agitée, fébrile, marchant, s'asseyant, se relevant aussitôt, et toujours des pensées qui se heurtaient, des phrases brusques, hachées : "Est-elle donc si assurée de son triomphe?... Lui-même est-il certain de l'aimer autant qu'il le dit?... M'a-t-il oublié?... Pourquoï le passé serait-il mort dans son cœur ? Il n'est pas mort dans le mien... et si je voulais !..."

Sa surexcitation augmentait ; ses paroles la grisaient, ses pensées l'enlivaient. Tout à coup, pour la première fois, elle aperçut Belin qui se faisait tout petit cependant, et s'élançant vers lui, le prenant à partie, l'interrogeant :

— Si cependant, fit-elle, je lui criais : "Maurice ! Maurice ! elle n'est pas morte, elle est près de toi ! C'est la compagne des premiers jours, c'est la mère de tes enfants. Regarde, regarde-la, c'est elle, c'est Fernande !..." Qu'en pensez-vous ? Que dirait-il ? Que ferait-il ?

Belin était trop ahuri, trop épouvanté pour penser quelque chose, si ce n'est qu'elle était redevenue folle comme autrefois. Du reste, elle ne lui laissa pas le temps de répondre. Elle disait déjà :

— Vraiment je veux tenter l'épreuve. Je veux reprendre ma place. Je la reprendrai !... Elle ne pourra pas se plaindre. C'est bien sa faute... Je ne lui demandais rien, je ne lui disais rien... Je me tenais dans mon coin, à ma place. Et, tout à coup, elle me prend pour confidente !... Ses confidences, à moi !... Elle a la cruauté de me peindre son bonheur !... Mais il est fait du mien, ton bonheur !... Et cela ne lui suffit pas... Après m'avoir torturée comme femme, elle m'insulte comme mère ! Oui, elle ose dire que je suis une mère indigne !... Ah ! c'est ainsi ! Eh bien ! la femme insultée veut son mari... la mère indigne veut ses enfants !

Dans son coin, Belin n'avait plus que la force de murmurer, de répéter :

— Si l'on venait ! Grand Dieu, si l'on venait !

Elle finit par l'entendre.

— Eh ! qu'ils viennent ! s'écria-t-elle. C'est ce que je veux !

— Qu'ils viennent, qu'ils viennent, juste ciel !

On aurait pu croire qu'il allait s'évanouir comme le premier jour. Mais se redressant, au contraire :

— Eh bien ! non, j'aurai du courage... J'aurai la force de défendre cette maison qui est devenue la mienne... Madame... Fernande... Mon Dieu... Ah ! si j'avais seulement l'éloquence de Démosthène !

Il ne l'avait pas. Mais il en avait une autre, aussi persuasive, plus pénétrante peut-être.

— Que répondrai-je à mon cher élève, reprenait-il d'une voix désespérée, lorsqu'il me dira : "Belin, Belin... je vous aimais comme un fils et vous m'avez trahi..." Ah ! tenez, si vous n'avez pas pitié de lui, pitié d'elle, ayez pitié de votre pauvre vieil ami !... Je ne parviens pas à vous attendre... Ah ! vos enfants ! vos enfants, malheureuse mère, vos enfants à qui le scandale que vous allez faire apprendra le passé, vos enfants qui sauront tout !

— Eh ! qui me prouve que déjà...

— Ils ne savent rien, absolument rien.

— C'est la peur qui vous fait parler ainsi... Qu'importe, du reste ? Assez d'humiliations, assez de tortures ! Si Dieu m'avait condamnée à tout subir, il m'eût donné le courage. Mes enfants ! Je vais leur dire ce que j'ai souffert pour eux... Justement, l s voici.

Jeanne et Paul venaient, en effet, de rentrer un peu bruyamment dans leur salle d'étude, voisine du salon où se trouvaient en ce moment Mme Viliers et Belin. Aussitôt, Fernande se dirigea vers la porte qui les séparait d'eux.

— Nous irons ensemble et vous leur parlerez devant moi, dit Belin en la rejoignant.

Son corps s'était redressé. Il portait haut la tête, il parlait avec fermeté. Souvent les timides et les poltrons, quand le péril est extrême, ont ainsi des lueurs de bravoure. A la bravoure se joignit même l'impolitesse. Sur le point d'entrer dans la salle d'étude, au lieu de s'effacer comme il l'aurait fait dans toute autre circonstance, il passa devant Mme Viliers, rejoignit les enfants, et d'une voix grondeuse :

— Ah ! vous voilà... enfin, jeunes vagabonds ! M'expliquez-vous cette sortie matinale, cette course mystérieuse ?

— Ne nous gronde pas, ami Belin, répondit Paul tout en rangeant ses livres, nous n'avons pas fait de mal.

— Il ne manquerait plus que cela ! Mais...

Cette fois, il fut interrompu par Jeanne.

— Vous deviez bien savoir, à peu près, où nous étions allés.

— Pas du tout.

— Oh ! le menteur ! ne put s'empêcher de dire Paul.

— Monsieur !... mais se radoucissant : Voyons, rendez-moi compte l'un et l'autre de votre conduite.

Jeanne se rapprocha de lui, et bas, à son oreille, montrant Mme Viliers restée près de la porte :

— Nous ne sommes pas seuls.

— Avez-vous donc des secrets pour votre... institutrice, qui vous est si dévouée ?

— C'est vrai, murmura Paul. Nous avons eu peut-être tort.

— Parle pour toi, fit Jeanne. Moi, je voulais tout lui dire... J'avais eu même, tu sais, l'idée de la prier de nous accompagner.

— Et vous auriez eu raison, reprit Belin. Songez qu'elle a été très inquiète de vous... Vous lui devez des excuses, des explications. Puis, si vous recommencez vos courses clandestines, il faut qu'elle sache où vous allez pour ne pas s'inquiéter.

Paul poussa le coude de sa sœur en disant :

— Parle, toi.

— Non, dis toi-même, fit Jeanne.

— Voyons, voyons, nous n'avons pas le temps d'attendre ! cria Belin, qui devenait féroce.

Paul se décida.

— C'est l'autre jour au spectacle, dit-il, que nous avons eu l'idée de sortir un de ces matins, entre deux classes, pendant notre récréation.

— Au spectacle ? répéta Belin, cherchant à comprendre.

— Oui, continua Jeanne, tu dois te rappeler la pièce, puisque tu étais avec nous : deux pauvres enfants ont perdu leur père dans un naufrage, et vont, le jour de sa fête, jeter un bouquet dans la mer.

— En chantant cette jolie chanson qui dit aux flots : " Portez-lui nos fleurs."

— Et qui nous a tant fait pleurer.

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien ! regarde l'almanach, c'est demain.

— Quoi donc ?

— Sainte Fernande, la fête de celle qui n'est plus.

— Et vous avez ?...

— Nous avons voulu, comme les enfants du naufragé, souhaiter la fête à notre mère.

— Mais où... comment ?

— Ah ! comment... C'est Jeanne qui en a eu la pensée... Nous nous sommes dit, ou plutôt elle m'a dit : " Dans le ciel, toutes les mères doivent se connaître, elles doivent parler ensemble des enfants qu'elles ont quittés, des prières et des souvenirs qu'ils leur adressent."

— Alors nous avons fait un bouquet, et nous avons demandé à la femme du jardinier de nous accompagner au cimetière... Là, nous avons cherché parmi les tombes celle d'une jeune mère pleurée par ses enfants... Cela nous a pris un peu de temps, car nous voulions choisir la mieux entretenue et la plus soignée.

— Enfin, nous avons trouvé, et j'ai placé nos fleurs près des autres, pendant que Jeanne disait tout bas : " Bonne mère, qui avez laissé, comme la nôtre, des orphelins sur la terre, dites à celle qui n'a pas de tombe que ses enfants vous chargent de lui offrir ce bouquet cueilli pour elle."

— Puis, nous nous sommes mis à genoux, et nous avons prié pour les deux mères... Ensuite nous sommes revenus... Est-ce que nous avons eu tort, ami Belin ?

— Non... non, c'est-à-dire... si... il ne faut pas... Allons, bon, qu'est-ce qui me prend ?... On dirait que... Oui, voilà que je pleure, à présent.

— A la bonne heure, fit Jeanne en l'embrassant, tu es bien plus gentil que lorsque tu grondes.

Apaisée, vaincue, Fernande pleurerait aussi.

XIX

Quelque temps, rien ne troubla la vie de Fernande. Elle put goûter un repos complet, et il devait en être ainsi : aux crises violentes succèdent d'ordinaire un apaisement, une sorte de bien-être, et celle qui venait d'être si durement éprouvée bénéficiait de l'accalmie habituelle, c'est-à-dire d'un calme momentané.

Quelles circonstances précises avaient donc déterminé cette crise suivie d'une réaction ? Rentrée dans son ancienne demeure, avec une seule pensée : se rapprocher de ses enfants, les voir à toute minute, vivre de leur vie, les aimer de près, cœur contre cœur, bien résolue à ne goûter que les joies maternelles, à n'être que mère, à n'avoir aucune autre ambition, tout à coup, ses enfants, sa maternité ne lui avaient plus suffi, et au contact de l'homme qu'elle avait aimé, qu'elle aimait peut-être encore et dont l'oubli l'exaspérait, elle s'était sentie redevenir femme.

Résurrection bien platonique qui s'était traduite par quelques coquetteries à peine remarquées, presque invisibles, jusqu'au jour où Mathilde de Latour avait eu la malencontreuse idée de la prendre pour confidente de son amour et de son bonheur. De là une révolte, un éclat, qui avaient surpris la jeune femme, mais dont elle ne pouvait deviner le motif.

Ce vent d'orage avait passé sans faire trop de mal aux habitants de la villa d'Auteuil, et on pouvait espérer que de longtemps il ne s'abatrait plus sur eux. En effet, les confidences de Mme de Latour n'étaient plus à craindre, soit que son mari l'eût conseillée à ce sujet, soit que d'elle-même elle eût compris qu'on ne doit pas étaler ses richesses devant les malheureux.

ADOLPHE BELOT

(A suivre)

ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS

TYPES QUEBECQUOIS

Nous interrompons, cette semaine, la suite des *Originaux et Détraqués* de M. Fréchette, pour donner place à la préface-dédicace qui doit ouvrir le volume. Les lecteurs du CANADA-REVUE constateront que nous ne leur faisons rien perdre.

A la semaine prochaine, *Drapeau*. Le public nous en dira des nouvelles.

PREFACE-DEDICACE

A mon très cher et très distingué compagnon d'enfance,

JAMES D. EDGAR,

député au Parlement fédéral.

Mon cher ami,

Pendant que j'écrivais ce petit livre, tout rempli et pour ainsi dire tout palpitant de souvenirs qui nous sont communs, ton nom est venu tant de fois se mêler joyeusement à ces réminiscences, que, au moment de rédiger une préface, je le retrouve tout naturellement sous ma plume.

Qu'il y reste, même sans ta permission !

En même temps que le livre te rappellera des lieux, des noms et des incidents sans doute plus ou moins frustes dans ta mémoire, la préface te parlera des chaudes et naïves amitiés du temps passé.

Il me semble que, par cela même, elle te fera mieux reconnaître les horizons décrits, elle te peindra plus frappantes et plus vraies les scènes évoquées, elle te donnera plus vive et plus sincère la vision rétrospective des choses envolées.

Ces évocations sont, du reste, mon cher Edgar, notre seule chance de revivre un peu nos premières années ; car les lieux mêmes, autant dans leur aspect physique que dans leur physionomie morale, sont bien changés.

En jetant les yeux sur le plateau de Lévis, par exemple, en y embrassant du regard ces édifices considérables, ces rues bordées d'arbres et d'habitations élégantes, il te serait impossible de reconnaître le théâtre de nos ébats de gamins et de nos longues rêveries d'adolescents.

Tu ne retrouverais plus la Commune, avec ses tranchées historiques, ses monticules se succédant pêle-mêle comme les vagues de la mer, ses étroits sentiers se faufilant à travers les bouquets épars des coudriers, des cenelliers et des cerisiers à grappes.

Tu chercherais en vain les prairies frangées de broussailles épineuses, et plantées par-ci par-là de vieux ormes aux branches en ogive, où nous allions, pour nous amuser, aider à la fenaison.

C'est à peine si tu trouverais, au haut de la falaise qui domine le Saint-Laurent, un petit coin de roc où t'asseoir pour jouir encore une fois du spectacle, toujours grandiose et toujours beau, du soleil sombrant derrière la gigantesque arête du rocher de Québec, et pour écouter s'endormir le grand fleuve, avec ses bruits et ses rumeurs, dans le calme de la nuit tombante.

T'en souviens-tu ?...

Combien de fois, par les soirs limpides et parfumés, ne nous sommes-nous pas arrêtés là, le front moite et la pen-

sée étrangement troublée par je ne sais quelle nostalgie du rêve !

Combien de fois ne sommes-nous pas venus là tous deux, poètes de l'avenir, dans le recueillement et la solitude, demander aux caresses rafraîchissantes des brises, aux murmures confus et berçants de la vesprée, aux mille et une splendeurs embrasées du couchant, le secret de ces émotions vagues dont l'envahissement étreignait si délicieusement nos cœurs de quinze ans !

Premiers cris de l'âme !

Premières vibrations intérieures !

Premiers tressaillements de la jeunesse qui va fleurir !

Vos ivresses inquiètes ne s'oublient jamais.

Toute la vie en garde une espèce d'ébranlement mystérieux et doux.

Oui, bien des choses sont changées.

Les vastes champs que nous foulions à la raquette ; les estacades flottantes où notre canot de pêche reposait à l'abri du vent ; les anses sablonneuses où nous allions faire nos plongeon de jeunes canards, tout cela est disparu.

Les rails du Grand-Tronc et de l'Intercolonial ont bouleversé tout cela, et bien d'autres choses.

C'est sur l'ancien quai Lauzon, construit par sir John Caldwell, et restauré à neuf, que s'embarquent aujourd'hui les voyageurs pour New-York et San-Francisco... quand il y en a.

Une vaste usine s'est élevée sur l'emplacement même de la maison dont la cave recéla les cadavres qu'y enfouissait le vieux meurtrier Lanigan, resté vivant dans les souvenirs populaires sous le nom du "docteur *Linguenne*"... et dans le carnet des savants, sous celui du "docteur *L'Indienne*".

Le château Tweedle a été rasé par un incendie.

A bas aussi la vieille colonne qui rappelait l'endroit rendu célèbre par le gibet de la Corriveau.

Les canots d'hiver, ces vieux adversaires de la banquise, ont vu leurs avirons vaincus par les hélices de puissants bateaux à vapeur qui se rient aujourd'hui des débâcles du "Lac", comme des tempêtes de janvier.

Plus de wigwams montagnais éparpillés sur la grève d'Indian Cove : un gigantesque bassin de radoub — puissent les muses me le pardonner aussi volontiers que les électeurs de l'endroit ! — a pris leur place.

Le mai de Tempérance, la boutique à Gnace, la flûte à Gaudrault, la meute à Batoche, tout cela est allé rejoindre les neiges d'antan.

Et les vieux ? partis aussi les uns après les autres.

Je ne suis même pas bien sûr que la mare à Pompon soit encore à sa place.

Mais il n'y a pas que de ce côté du fleuve où la main du temps ait laissé des traces de son passage.

Québec aussi — oui, Québec lui-même ! — se transforme petit à petit.

La basse ville a vu deux maisons se construire dans les dix dernières années ; Saint-Roch prend des allures commerciales sérieuses ; Saint-Sauveur s'allonge, et se donne le luxe d'une église décorée par un vrai peintre.

Une gare de chemin de fer longe l'anse où ne débar-

quaient autrefois que les huîtres de Caraquette et les harengs du Labrador.

Les vieilles portes militaires sont démolies, et remplacées, pour la plupart, par des barrières à tournure féodale, avec machicoulis et échauguettes en poivrières, — un éloquent défi au *statu quo* traditionnel.

L'ancienne cathédrale, devenue basilique cardinalice, a fait toilette neuve.

Il y a le bassin Louise, le nouveau parlement, un palais de justice neuf, deux clubs d'amis, où l'on se dévore encore mieux que dans les sociétés patriotiques ou de Secours mutuel.

L'historique château Saint-Louis est allé rejoindre les ruines du collège des Jésuites et du vieux poulailler législatif où s'est bâclée la constitution qui nous rend heureux depuis 1867.

Et — circonstances qui frapperont nos neveux d'admiration — la rue Saint-Jean a failli s'élargir, après quarante ans d'efforts ; et l'on commence, paraît-il, à construire un hôtel aux dépens de la Confédération, représentée par mon ami Van Horne !

Faut-il noter d'autres progrès et d'autres disparitions ?

Le cheval de pain d'épice, le bâton de crème, les *bull's eyes*, la planchette de *tire*, le baril de bière d'*épinette* sont des institutions du passé.

Les paniers de bric-à-brac s'éloignent peu à peu des places publiques.

Ies commis de la basse ville et de la côte de la Montagne ne raccolent presque plus les chalands au coin des rues.

La "botte à Barbeau", qui fut longtemps un des plus importants points de repère de la capitale, a quitté ses crochets légendaires.

Et le cabriolet à soupente des anciens jours — la *calèche*, comme on l'appelle encore — s'il n'est pas classé un de ces quatre matins parmi les reliques de quelque amateur d'antiquités, sera bientôt remisé dans le compartiment réservé aux vieilles lunes.

Plus de garnison anglaise !

A peine quelques artilleurs indigènes arpentant les rues et portant des sabres — comme leurs casquettes, du reste, qui ne leur couvrent jamais que la moitié d'une oreille — pour le principe.

Plus de vieux notaires ou d'anciens greffiers en retraite, allant prendre le frais à cinq heures du matin, sur la Terrasse, en robe de chambre et en pantoufles !

Les maisons, lourdes et basses, sont bien encore assises sur le fin bord des trottoirs ; mais on voit percer çà et là, sous l'arcade des nouvelles barrières et dans le fouillis des cheminées monumentales, les toits à tourelles de constructions plus sveltes et plus modernes.

Les dieux s'en vont !

Bref, mon pauvre Edgar, le cadre de nos premières impressions n'est plus du tout le même.

Ce que nous avons appris à aimer ensemble nous quitte.

Ce qui a fait la gaieté ou la poésie de notre printemps s'efface.

Le passé non seulement n'est plus, mais encore les der-

niers vestiges qu'il avait laissés derrière lui, comme une traînée d'ombre ou de soleil, s'oblitérent rapidement.

C'est pour cela que j'ai écrit ces pages.

C'est pour cela que j'ai écrit ces pages, où tu verras revivre quelques-unes de nos années de jeunesse, à côté des physionomies pittoresques qui en ont égayé certains côtés un peu ternes parfois, et dont j'ai voulu, par reconnaissance — je parle des physionomies — rappeler le souvenir.

Il ne faut pas trop mépriser ces types bizarres.

La société serait bien plate, et son aspect bien monotone, si elle n'était pas un peu accidentée et comme bigarrée par ces excentriques personnages à panache polychrome qui en accentuent la variété des teintes, en brisent la tonalité trop persistante.

Du reste, si l'histoire des nations forme, pour celles-ci, un patrimoine précieux, les annales anecdotiques des peuples ont aussi leur importance.

Mieux que la chronologie des grands événements, quelquefois, elles affirment le caractère d'une race, et donnent le secret de certains problèmes sur lesquels se heurte souvent la sagacité de ceux qui ont le plus consciencieusement étudié l'humanité, et médité sur ses inconséquences apparentes.

Loin de moi, cependant, l'ambition de poser à l'historien.

Au contraire — et je désire que le lecteur note bien ceci — on ne doit pas attendre de ces monographies une exactitude historique bien scrupuleuse.

J'ai dessiné mes personnages tels que je les ai vus, ou tels qu'on me les a racontés, sans m'inquiéter de l'absolue vérité des détails.

Pour moi, il est de peu d'importance que tel individu soit né ou mort dans une paroisse ou dans une autre, quelques années plus tôt ou quelques années plus tard.

Si les portraits sont ressemblants, les accessoires peuvent être plus ou moins fidèles, sans gêner le tableau.

Ne pas chercher la petite bête !

Quand l'anecdote est bien en couleur, quand elle est dans la note du personnage, et surtout quand elle est amusante, que désirer de plus ?

Lorsque je rapporte ce que j'ai vu, je le fais avec autant de fidélité que ma mémoire peut me le permettre ; et si ce qu'on m'a raconté me paraît vraisemblable, je le consigne de même, en y mettant le cachet probable, sans jamais me donner la peine — en matière de cette sorte ce serait du temps perdu — d'aller aux sources pour contrôler aucun détail.

Pourvu que la synthèse du modèle s'accuse bien en relief ; que le fond soit d'une nuance plus ou moins conforme à la vérité absolue, que nous importe, après tout ?

C'est là un point sur lequel il est bon de s'entendre avec le lecteur ; la précaution évitera peut-être une peine inutile à qui pourrait trouver, dans mes récits, matière à correction ou à contradiction.

Autre chose.

Si j'ai rangé mes *Originaux et Détraqués* sous l'étiquette générale de *Types québécois*, bien que plusieurs

d'entre eux n'aient jamais habité la ville de Québec, c'est que, à tort ou à raison, pour toute la partie haute du pays — d'Ottawa à Trois-Rivières, et de Montréal à Saint-Jean — un Québécois n'est pas précisément un homme domicilié à Québec, mais un habitant des environs.

Il lui suffit même souvent d'être né dans le bas du fleuve.

J'ai entendu dire plus d'une fois à Montréal : — "C'est un Québécois, il est de Rimouski."

J'ai donc pris mes types, mon cher Edgar, non seulement dans la ville de Québec, mais aussi dans le district, — surtout à Lévis, où je suis né, et où nous nous sommes connus.

Cela n'était pas nécessaire, cependant, pour compléter mon ouvrage.

J'aurais pu me restreindre aux limites de la bonne vieille ville, et trouver là ample matière à plus d'un volume du même genre.

Car, en fait de types originaux, je ne crois pas qu'il soit un endroit sous la calotte du ciel qui puisse se vanter d'en avoir produit un aussi grand nombre.

Je pourrais citer, par exemple, tel avocat, célèbre par ses saillies, jurisconsulte éminent, inférieur à personne au parquet, et qui, sorti de là, devenait le plus exécrationnel bohème qui ait jamais traîné ses loques et son ivresse à travers la création.

Tel médecin, excentrique dans ses habitudes, excentrique dans sa mise, excentrique chez lui, excentrique au dehors, savant remarquable, discoureur subtil, qui passa soixante ans de son existence à mystifier ses contemporains par des fumisteries de carabins, quand il n'exposait pas ses jours, pour les soigner gratuitement, pendant les épidémies.

Tel autre citoyen riche et sérieux, instruit et distingué, qui resta fiancé plus de soixante ans, sans jamais manquer un soir la petite promenade à deux, pendant que les meubles achetés pour le ménage, soigneusement paquetés et ficelés, attendaient la noce au fond d'un grenier.

Tel opulent propriétaire-rentier, qui vivait de ce qu'il ramassait la nuit dans les seaux à détritus, et qui est mort dans une soupente où il se chauffait avec de vieux papiers recueillis aux abords des imprimeries.

Et ce marchand — intelligent sur tout le reste — qui n'entraît jamais dans une église, de peur que la voûte ne lui tombât sur la tête !

Et ce délicieux musicien, Français conduit chez nous par le hasard, qui dépensait en une nuit tout le produit d'un concert — les concerts étaient productifs à cette époque — et qui, le lendemain, empruntait un mouchoir pour aller le vendre, afin de se faire raser !

Et cet agent d'assurances, qui croyait avoir perdu sa journée, et restait taciturne jusqu'au soir, quand il n'avait pas assisté à un enterrement le matin !

Et ce saint prêtre qui ne voulut jamais dire la messe, parce qu'il s'imaginait que l'évêque, en l'ordonnant, n'avait pas prononcé tous les mots sacramentels !

Et cet hôtelier qui — longtemps avant la légende de

Sarah Bernhardt — a gardé, durant vingt ans au moins, dans sa chambre à coucher, le cercueil qui devait le porter au cimetière !

Et ce célèbre prêteur d'argent qui avait engagé quatre orgues de Barbari, et jouait lui-même de la grosse caisse au mariage de sa fille !

Et enfin — pardon de faire un pareil méli-mélo — l'inarrable Honoré, le roi des joyeux vivants, le prototype des bons garçons, l'imitable robinet à plaisanteries, qui parlait latin comme un archevêque, et qui n'a jamais eu de rival, le coude sur la nappe, pour cligner un œil gaulois devant le petit verre cosmopolite !

J'en passe et des meilleurs.

Sans compter que... j'omets les vivants.

En fait d'originaux surtout — car il ne faut pas confondre ceux-ci avec les détraqués — la nomenclature québécoise n'a pas de bout.

A quoi cela tient-il ?

Comment se fait-il qu'on ne rencontre pas ailleurs ces types étranges, ou, tout au moins, en semblable agglomération ?

Est-ce dans l'air ?

On le soupçonnerait.

Mais je crois plutôt à l'influence des milieux.

A la mode, un peu ; à la contagion, beaucoup.

Un centre restreint, toujours le même — par conséquent sujet à l'atavisme — reproduit souvent les mêmes figures physiques.

Pourquoi pas les mêmes figures morales ?

Et, quand la tendance morale est l'exagération dans les caractères, dans les vêtements, dans les accoutumances, dans les attitudes, dans les démarches, dans les propensions, pourquoi cette tendance ne se propagerait-elle pas et par l'hérédité et par le coudoïement — par l'atmosphère ambiante, si l'on veut ?

Quoi qu'il en soit, Québec n'est pas seulement une ville typique par sa position géographique, par sa situation topographique spéciale, par son site sans parallèle en Amérique, par son passé héroïque et légendaire, par son aspect physique et ses conditions morales exceptionnelles, c'est la patrie des originaux.

Qu'ils soient hommes d'esprit ou pauvres détraqués, c'est la patrie des originaux — c'est-à-dire de ceux qui sont quelqu'un.

Plus que cela, quand elle ne leur donne pas naissance on dirait qu'elle les attire par quelque influence mystérieuse.

Pour ne parler que des hommes d'esprit — dont quelques-uns planent déjà dans l'histoire — si Garneau naît à Saint-Augustin, Ferland et Fabre à Montréal, Routhier à Sainte-Thérèse, Legendre à Nicolet, et Buies on ne sait où ; Buies, Legendre, Routhier, Fabre, Ferland et Garneau sont morts ou mourront à Québec.

Et — plus que cela — si un homme de génie voit le jour à Saint-Lin, c'est pour aller briller au parlement comme député de Saint-Roch de Québec !

Ce bon vieux Saint-Roch — un peu fou peut-être — mais

où circulera et vibrera, toujours chaude et généreuse, la dernière goutte du sang chevaleresque que la France a légué à l'Amérique !

Mon cher Edgar, c'est parce que tu sais tout cela, que tu connais le décor, et que tu apprécies mes compatriotes avec plus de justice qu'un certain nombre de ceux qui t'entourent, que j'ai pensé à te dédier mon petit ouvrage.

Puisses-tu ne pas avoir plus de répugnance à le feuilleter que je n'ai eu d'ennui à l'écrire.

MONTREAL, 15 août 1892.

LOUIS FRECHETTE.

QUESTIONS OUVRIÈRES

L'OUVRIER AMÉRICAIN ET FRANÇAIS

Le Gouvernement Français a envoyé dernièrement en Amérique et au Canada un délégué spécial, M. Paul Deschanel, député de l'Eure et Loire, pour étudier les institutions ouvrières de ce continent.

M. Paul Deschanel a séjourné quelques jours à Montréal, et visité plusieurs centres ouvriers du Dominion.

A son retour à Paris, avant même de déposer son rapport auprès du gouvernement, M. Deschanel a cru devoir répondre à certaines entrevues erronées publiées par les journaux américains.

Nous sommes heureux de donner ici aux lecteurs du CANADA-REVUE en entier ce document, qui est pour ainsi dire officiel et pose parfaitement la situation relative de l'ouvrier français et de l'ouvrier américain.

Le document en question est adressé au *New-York Herald* :

Vous avez bien voulu me prier de vous donner mon opinion sur la condition des classes ouvrières aux Etats-Unis. C'est là un sujet singulièrement vaste et complexe qu'il est impossible de bien traiter dans le cadre restreint d'une lettre, dont chaque détail doit être étudié de près, à la loupe, si je puis dire, et sur lequel, en effet, j'écris un livre. Cet ouvrage paraîtra dès que les statistiques décennales américaines, qui me sont indispensables pour mettre mon travail complètement à jour, auront été publiées, c'est-à-dire en automne, je pense.

Tout d'abord, il faut se rappeler, en abordant un pareil sujet, que l'Amérique est, en toutes choses, le pays des contrastes; c'est surtout à propos de vous qu'on peut répéter le mot de Hegel: "Une vérité n'est complète que quand on y a fait entrer son contraire." Les phénomènes varient, non seulement suivant les contrées, les climats, les races, mais dans la même région, et jusque dans la même ville, d'un point à un autre: de sorte qu'une appréciation trop générale serait nécessairement inexacte.

Interviewé, le jour même de mon départ, à bord du paquebot qui allait me ramener en France, par un de vos aimables confrères du *New-York Herald*, je lui ai répondu que, en résumé, à prendre les choses dans la moyenne, la condition de l'ouvrier en Amérique était meilleure que celle de l'ouvrier en Europe; puis j'ai dit quelques mots de certaines catégories de travailleurs qui sont, les unes au-dessus et les autres au-dessous de cette moyenne. J'ai cité, comme exemple des premières, les ouvriers briquetiers, qui, par le développement prodigieux de l'industrie de la construction et par leur organisation puissante, ont atteint une prospérité exceptionnelle; et, d'autre part, j'ai cité, comme exemple des secondes, les ouvriers des mines, — charbon et métaux, — les ouvriers en confections, et quelques autres catégories dont la condition est inférieure et précaire.

L'article du *New-York Herald* n'a pas été sans soulever certaines critiques, notamment de la part du *Courrier des Etats-Unis*. On a cru, par exemple, que j'avais pris le cas des ouvriers briquetiers pour la règle, et le cas des ouvriers mineurs pour l'exception, tandis que je les avais cités tous les deux comme des exceptions, l'un en haut, l'autre en bas de l'échelle. C'est le moindre défaut de ces sortes d'interviews, prises à la hâte, dans un bateau, dans un train ou dans un vestibule d'hôtel, d'être nécessairement incomplètes, sinon inexactes. Encore ne faudrait-il pas leur attribuer une valeur documentaire que l'auteur de ces mêmes articles improvisés ne songe pas à leur prêter. Aussi suis-je heureux de pouvoir m'expliquer dès aujourd'hui (en attendant que je traite le sujet à fond) sur le sens de mes paroles et sur les interprétations qu'on a cru pouvoir en donner.

Oui, je le répète, il est incontestable que, dans les principales industries, — fer et acier, coton, laine, verre, — l'ouvrier américain reçoit un salaire journalier beaucoup plus élevé que l'ouvrier européen.

Voulez-vous quelques exemples ?

Pour les fers marchands, le salaire quotidien d'un chauffeur est, par tonne: aux Etats-Unis, de 25 fr. 25; en Angleterre, de 10 fr. 25; en France, de 8 fr. 35; en Belgique, de 8 fr. 20. Le salaire d'un mineur est aux Etats-Unis, de 21 fr. 45; en Angleterre, de 11 fr. 80; en France, de 8 fr. 90; en Belgique, de 6 fr. 50.

Le salaire moyen de tous les ouvriers employés dans l'établissement est, aux Etats-Unis, de 12 fr. 20; en Angleterre, de 6 fr. 25; en France, de 4 fr. 15; en Belgique, de 3 fr. 20.

Pour les tissus de calicot, le tisseur américain reçoit 6 fr. 50 par jour; l'Anglais, 4 fr. 50; le Français, 3 fr. 20.

Pour les tissus de satinette (satin de coton), l'ouvrier américain est payé 7 fr. 25; l'Anglais, 5 francs; le Français, 3 francs.

Mais, dira-t-on, la vie est plus chère en Amérique. Oui et non: cela dépend des régions et de la nature des dépenses. L'Américain dépense plus pour son loyer et pour son vêtement, mais il dépense moins pour sa nourriture. Pour le loyer, l'Américain paye environ 16 0/0 de son revenu total; l'Anglais, 11; le Français, 8; le Belge, 10; l'Allemand, 6. Au contraire pour la nourriture, l'Américain ne paye que 42 0/0; tandis que l'Anglais paye 47; le Français, 49; le Belge, 47; et l'Allemand, 51. Pour les boissons alcooliques et le tabac, l'Américain ne dépense que 6 0/0, tandis que l'Anglais dépense 7, le Français 13, etc.

Ce ne sont là, bien entendu, que des chiffres approximatifs, sujets à controverse; mais la conclusion générale qui s'en dégage est juste et conforme à la réalité des faits tels que je les ai observés dans toutes les parties de l'Union.

Notons, d'ailleurs, que, malgré l'élévation des salaires dans votre pays, le coût de la production n'est pas proportionnellement aussi élevé; quelquefois même il est moindre (pour les gros tissus de coton, par exemple). Vos compatriotes sont assez tentés d'attribuer ce phénomène à la force musculaire plus grande de l'ouvrier américain. Je crois, quant à moi, que si vos ouvriers produisent plus que les nôtres, c'est parce que votre outillage industriel est tout neuf, perfectionné, tandis que le nôtre est vieux. Aussi ai-je demandé que chacune de nos industries envoyât à l'exposition de Chicago une mission composée d'ingénieurs, de patrons, de contremaîtres et d'ouvriers, chargée d'étudier les progrès accomplis depuis quinze ans dans votre outillage; car, si vous avez beaucoup à apprendre de nous dans les beaux-arts, les industries artistiques et le commerce de luxe, nous avons beaucoup à apprendre de vous dans les arts mécaniques.

Il faut tenir compte aussi de ce fait que, même avec des machines perfectionnées, si l'on garde de vieux ouvriers, — comme le font souvent nos patrons français, et cela est tout à leur honneur, — on produit naturellement moins qu'avec un personnel sans cesse renouvelé et de jeunes hommes, qu'on remercie quand leurs forces commencent à décroître.

J'avais donc le droit de dire, en somme, que l'ouvrier américain a une plus haute échelle de vie que l'ouvrier européen : son salaire journalier est supérieur au salaire de l'ouvrier européen de même catégorie ; les denrées sont relativement bon marché ; si le loyer est plus cher, le logement est meilleur.

Et, quand je parle de logement, il est clair que je n'ai pas devant les yeux un grand entrepôt commercial comme New-York, où l'ouvrier est moins bien logé qu'à Paris ; non, je parle des villes industrielles, où il l'est mieux, et c'est là qu'il faut l'étudier. Constatons la misère hideuse de certains quartiers de New-York, l'ignorance, les vices, l'abjection de malheureux immigrants sans ressources, sans instruction, sans métier, qui viennent s'agglomérer dans ces bouges infects ; c'est là un côté du problème social que je n'ai eu garde de négliger : je suis allé moi-même visiter ces repaires, de même que j'ai visité les prisons et les institutions d'assistance ; mais ce n'est plus là, à proprement parler, la question ouvrière : c'est la question du paupérisme.

Parmi les ouvriers des Etats-Unis dont le sort laisse le plus à désirer, il faut mettre au premier rang les ouvriers des mines, masse cosmopolite composée surtout de Hongrois, de Polonais, d'Italiens, qui remplacent peu à peu les Irlandais ; souvent, il faut bien le dire, peu instruits, peu éclairés, sans organisation sérieuse, par suite, incapables de résister aux coups des coalitions, aux exactions et aux abus des compagnies et de leurs agents, et impuissants à améliorer leur sort. Le législateur a déjà essayé de remédier à quelques-uns de leurs maux (notamment par les lois contre le *truc system*) ; mais certains scandales récents montrent qu'il reste encore beaucoup à faire pour défendre l'ouvrier et sa famille contre le péril d'une baisse artificielle et soudaine.

Je mentionne aussi — parce qu'il y a là une forme particulière de travail — les ouvriers en confections placés, non pas directement sous les ordres du patron, mais dans la main d'un *contractor* ; système suranné, contraire aux principes de l'organisation moderne du travail chez les peuples civilisés.

A l'inverse, j'ai cité comme types d'ouvriers parvenus au plus haut degré de prospérité l'union des ouvriers briquetiers de Philadelphie, qui s'est construite un club dans la principale rue de la ville, avec bibliothèque, salles de lecture, salles de billard, salles de jeux, salle de réunions, où j'ai vu lire, jouer, fumer et boire, messieurs les ouvriers sans ouvrage, ou bien encore les ouvriers horlogers de Waltham (Massachusetts), dont les maisons, d'un confort et d'un luxe inouï, avec tapis du haut en bas, salle de bain, cabinet de toilette, piano, table élégamment servie, sont très supérieures à celles de nos petits rentiers aux environs de Paris. J'ai assisté là, un jour de semaine, à midi, à la sortie des ouvriers : je me suis cru à la sortie des employés d'un grand magasin de nouveautés de Paris, le Louvre ou le Bon Marché, ou à la sortie d'une de nos églises de province le dimanche. Pas un homme qui n'eût un paletot et un chapeau irréprochables ; pas une femme qui n'eût un chapeau orné de rubans ou de plumes, un manteau et des gants.

Sans doute, ce sont là des cas exceptionnels ; c'est une élite ; c'est l'aristocratie ouvrière de l'Amérique. (En Californie seulement, ce qui est l'exception dans le reste des Etats-Unis est le sort général de tous les métiers ; il y a là une situation à part, qui demande une étude spéciale.)

Mais, lorsque je compare la condition de ces corporations d'élite à celle des ouvriers des industries similaires en Europe, je suis bien obligé de constater toute la distance qui les sépare. Je me hâte d'ajouter, en ce qui regarde mes compatriotes, que l'ouvrier français tient plus à la nourriture qu'au vêtement, tandis que, chez vous, l'ouvrier et surtout l'ouvrière, veulent *paraître* ; et, de même que les millionnaires exagèrent le chiffre de leur fortune, de même la toilette tient une très grande place dans le budget de vos ouvriers.

Comment sont-ils parvenus à ce degré d'aisance et comment ceux qui peinent encore dans une situation inférieure s'y élèveront-ils peu à peu à leur tour ? — Par l'association libre.

II

C'est au principe d'association que vos classes ouvrières doivent les immenses progrès accomplis depuis quinze ou vingt ans : augmentation et mode de paiement des salaires ; participation aux bénéfices ; assurances en cas de mort, maladie, vieillesse, accidents, chômage ; hygiène et sécurité des travailleurs ; condition des femmes et des enfants ; réduction des heures de travail. C'est aussi à l'organisation du travail que vous devez l'institution de l'arbitrage, qui fonctionne partout aux Etats-Unis et qui a mis fin à la période des grandes grèves. Aujourd'hui, des troubles comme ceux d'Homestead sont une exception ; de 1880 à 1887, ils étaient extrêmement fréquents. Mais, d'autre part, cette puissance croissante des syndicats a parfois dégénéré en tyrannie, ce qui a forcé certains patrons à constituer ensuite, pour leur défense, des associations également redoutables.

On m'a fait dire que l'ouvrier américain était plus intelligent que l'ouvrier français. C'est une erreur. Il y a peut-être, dans le monde, des ouvriers aussi intelligents que l'ouvrier français ; il n'y en a pas de plus intelligent. Ce que j'ai dit, c'est que l'ouvrier américain, en général, est plus pratique, qu'il s'entend mieux à gérer et à défendre ses intérêts. Et comment en serait-il autrement ? D'abord, vous nous avez devancés pour l'instruction populaire, et votre enseignement technique est autrement développé que le notre. Et puis vos trades-unions ont été calquées sur celles de l'Angleterre, et vous avez profité de l'expérience de nos voisins ; tandis que notre loi des syndicats date d'hier ; nos ouvriers savent à peine s'en servir.

Enfin, vous avez bien soin d'écartier de ces questions les controverses politiques et religieuses : vos ouvriers entendent ne point être dupes, ne pas servir de marchepied aux ambitieux et aux intrigants. L'Américain a dans le cerveau des cloisons étanches, par lesquelles toutes ces questions sont nettement séparées ; chez nous, on les complique et on les compromet en les mêlant.

Vous avez aux Etats-Unis des types d'associations ouvrières vraiment admirables, qui méritent d'être proposées en exemple au vieux monde, telles que l'Association des mécaniciens de chemins de fer, dirigée avec tant d'habileté et de sagesse par M. Arthur ; l'Union des typographes, celle des télégraphistes, celle des verriers, etc. ; et il me paraît difficile d'imaginer une organisation plus forte et plus vaste que cette Fédération américaine du travail, qui englobe et relie ensemble toutes vos trades-unions, tous vos corps de métier par un système à triple étage — dans la cité, dans l'Etat et dans l'Union — parallèle à l'organisation politique du pays.

Mais ce qui est à remarquer surtout, c'est que vos travailleurs obtiennent ces grands résultats sans l'intervention des gouvernements et des législatures, sauf, bien entendu, en ce qui concerne l'hygiène des femmes et des enfants, car ce sont là des mesures de police.

L'intervention du législateur dans les contrats faits par

les hommes adultes est repoussée, non seulement par vos mœurs, mais par votre Constitution fédérale elle-même. Le congrès a réduit les heures de travail dans les arsenaux de l'État : encore cette loi a-t-elle été plus d'une fois tournée ; mais quand le législateur a voulu se mêler de fixer la durée du travail dans les établissements privés, qu'est-il arrivé ? Des décisions judiciaires sont venues déclarer, en s'appuyant sur la Constitution fédérale, que la loi serait appliquée, "s'il n'y avait pas eu de stipulation contraire" ; c'est-à-dire, qu'en définitive, les contractants demeurent les maîtres de leur contrat. La Constitution fédérale est donc la garantie suprême de la liberté et une barrière infranchissable aux exagérations du socialisme d'État.

Autre exemple, qui nous touche directement, nous autres Français, à l'heure où nous sommes :

L'institution, par l'État, d'une caisse de secours pour les invalides du travail serait considérée par les Américains comme une idée saugrenue, comme une hérésie tout à fait contraire aux principes démocratiques. J'ai trouvé chez vous une seule trace de tendance de ce genre. Il y a quelques années, un de vos *congressmen* présenta un projet ayant pour but d'allouer une certaine somme aux ouvriers qui avaient besoin de se transporter d'un point à un autre du territoire pour chercher du travail ; le projet fut enterré dès sa naissance, et l'on n'en a jamais entendu reparler depuis.

Je ne songe certes pas à assimiler la France aux États-Unis ; ce sont deux formations sociales toutes différentes, et l'Amérique est une autre planète. Nous autres, nous sommes courbés sous le poids d'une centralisation séculaire : les gros en profitent ; il n'est pas juste que les petits en souffrent. Il y a là une transition fort délicate à organiser. Que l'État, provisoirement, se fasse l'éducateur de l'indépendance individuelle ; qu'il intervienne dans une certaine mesure pour guider les premiers pas des ouvriers dans la voie de la liberté ; qu'il travaille, en un mot, "à se rendre inutile" fort bien ; mais étendre au-delà la tutelle du gouvernement, mais appesantir encore le joug du pouvoir central, voilà ce qui, dans une république, me paraît un dangereux paradoxe. L'avenir est aux formations sociales particularistes, de même que le passé était à l'omnipotence de l'État et aux formations communautaires. Les États-Unis sont donc bien le type des sociétés de l'avenir. C'est par la libre énergie et par l'activité individuelle que la race anglo-saxonne conquiert le globe ; c'est de ce côté qu'il faut s'orienter sous peine de périr. J'étais déjà pénétré de ces idées avant d'avoir visité le nouveau monde ; ce voyage les a encore fortifiées dans mon esprit.

Je crois que nous avons tout avantage, les uns et les autres, Américains et Français, à nous mieux connaître, à nous mieux comprendre, à nous voir plus souvent, à entrer en relations plus suivies et plus intimes. Certes, de grands et impérissables souvenirs, des souvenirs sacrés, nous unissent ; mais les souvenirs ne suffisent plus ; le monde marche vite ; il faut nous sentir les coudes et les cœurs, comme jadis sur les champs de bataille, et avancer ensemble dans les voies de la civilisation.

Pour moi, je garde une vive admiration pour ce grand peuple, qui a le droit d'être fier de son œuvre.

Veuillez, monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

PAUL DESCHANEL.

AU PAYS DES PELICANS

Épaves d'un carnet de bord.

Une côte, à peine distincte à l'œil nu, émerge à notre droite. C'est l'île aux Oiseaux, célèbre dans le golfe du Mexique, et jusqu'aux Antilles. Audubon a vu des chercheurs d'œufs venus de la Havane dans l'île aux Oiseaux, emporter une cargaison d'environ huit tonnes d'œufs, de deux espèces d'hirondelles de mer. En un seul marché ils se faisaient environ deux cents piastres, et il ne leur fallait qu'une semaine pour aller et revenir avec un nouveau chargement. Nous n'avons rien de mieux à faire en attendant le retour de la brise que de gagner l'île aux Oiseaux en canot. L'île est loin et le soleil est chaud ; n'importe, nous partons, malgré les sourires narquois de nos hommes qui trouvent plus sage de faire la sieste sur le pont de la *Sapho* en attendant notre retour. Après avoir consciencieusement ramé pendant une heure et plus, nous nous expliquons ces sourires : la *Sapho* n'est plus qu'un point à l'horizon et l'île aux Oiseaux semble être reculée. La chaleur est accablante ; pas un souffle. Nos chapeaux et nos mouchoirs, trempés sans cesse dans l'eau, nous protègent à peine contre une insolation imminente. Sept ou huit gros dauphins de belle humeur s'ébattent autour du canot. Ils disparaissent, et un requin de grande taille vient nager bord à bord avec nous. J'appête ma carabine Winchester, mais on me fait observer que je ne tuerai certainement pas le monstre, du moins sur le coup, et qu'il pourra, en revanche, faire chavirer le canot d'un coup de queue. Et l'île aux Oiseaux recule toujours. Nous prenons le parti de virer de bord et nous regagnons la *Sapho*, convoyés par le requin qui semble s'être pris de goût pour nous. Vers le soir, une faible brise nous pousse jusqu'à la baie Ronde, à un demi-mille du Mississippi.

Ici la mer est jaunâtre, à peine salée, troublée par l'eau du fleuve qui s'y déverse par le Cubit's Gap, une de ses issues. Nous tirons comme des forcenés, et je tue une jolie loutre qui nage près de nous. Un grand alligator gris reçoit, sans sourciller, une balle sur sa carapace, et s'éloigne sans se presser. Nous amarrons la *Sapho* à l'aide de perches fichées dans le fond vaseux de la baie, et nous gagnons en canot l'étroite bande de terre qui endigue le fleuve.

On sait qu'il étend dans le golfe une sorte de patte de pélican gigantesque, dont les doigts sont des passes, — passe à l'Outre, passe du Sud-Est, du Sud, etc. ; — nous sommes ici au poignet de cette patte, et le fleuve, qui n'a pas encore divisé son courant entre les passes, coule à pleins bords à quelques pas de la baie Ronde, dans un gouffre profond de deux cents pieds. Le jour baisse. Le swamp s'anime à l'approche de la nuit. Les hérons, les grues, les râles qui se couchent mêlent leurs cris à ceux des oiseaux de nuit et des grenouilles mugissantes qui s'éveillent. La fantastique illumination des mouches à feu commence.

Je me rappelle une admirable page des Grandissimes de Cable au chapitre de Bras-Coupé. Des esclaves marrons se réfugiaient donc dans ces solitudes ; ils y vivaient des mois, des années ! Des pêcheurs d'huitres, des ch ass

M. Laurier est l'une des plus belles figures de notre époque : les Anglais en seraient orgueilleux s'il était de leur race, ils l'élèveraient sur le pavois. C'est l'un des nôtres, et nous passons notre temps à le rapetisser, à dire qu'il manque d'habileté, qu'il devrait abandonner le poste honorable qu'il occupe. — *L'Électeur*.

ont leurs cabanes à quelques milles d'ici, ils respirent cet air, ils marchent parmi les mocassins et les congres sur ce sol qui se dérobe à chaque pas ! La nuit tombe. Un voile de brume lumineuse, d'une douceur de ton infinie enveloppe le ciel et la mer. C'est un ondoisement, un miroitement de teintes fondues, changeantes, bien plus riches et plus intenses que les teintes nettes, sèches, des terrains solides. Un peintre passerait sa vie à regarder ces dégradations, ces nuances chatoyantes. C'est d'un pareil spectacle, contemplé tous les jours, c'est de cette magie des pays inondés qui ne sont qu'eau et lumière qu'est venu le coloris des maîtres Hollandais et Vénitiens.

Et pourquoi la Louisiane n'aurait-elle pas, elle aussi, ses peintres ? Elle a déjà inspiré un écrivain amoureux de cette nature fantasque et mélancolique qui nous entoure. Cable l'a décrite dans des pages remarquables. Il lui a donné ce qui lui manquait, — ce qui manque à tout paysage par lequel la littérature n'a pas passé, — l'intérêt, le prestige, la vie. Il l'a peuplée de personnages plus vivants que les passants des rues. Nous y rencontrerons désormais les ombres des Belles Demoiselles englouties par le fleuve, de Bras-Coupé errant dans le swamp, de Jean Poquelin, du père Antoine, comme on rencontre à Paris et à Londres les spectres des héros de Balzac et de Dickens. Depuis qu'on a lu Cable à New York, à Boston, à Londres, les yeux se sont tournés vers la Louisiane par un mouvement de curiosité sympathique.

Vendredi, 20 Avril. — La nuit a été mauvaise. Les moustiques nous ont pour la première fois confinés sous nos épaisses moustiquaires où nous avons failli étouffer. Pas un souffle d'air, pas une ride sur la mer. Vers neuf heures seulement, à la marée haute, nous parvenons à

faire avancer la *Sapho* en la poussant à la perche. Les vers de Victor Hugo :

Le navire, errante charrue,
Le flot, mystérieux sillon,

pourraient être pris ici à la lettre, car notre quille labour comme un socle le fond bourbeux de la baie. Nous arrivons à grand peine à l'embouchure du Cubit's Gap, une des issues du fleuve, et nous nous y engageons. La brise se lève et se ligue avec le courant pour nous empêcher d'avancer. Il nous faut courir, pendant toute une longue journée, d'innombrables bordées d'une rive à l'autre.

Des roseaux et puis des roseaux, des joncs et encore des joncs ; à perte de vue, à droite, à gauche, la prairie tremblante. Les grands fleuves las ont des fins sans grandeur, comme les races royales et les peuples usés. On arrose 1,500 lieues de pays, on engloutit des rivières par centaines, on a, par endroits, trois cents pieds de profondeur, et l'on finit en se traînant misérablement à la mer par une passe à l'Outre, par un Cubit's Gap, par toutes sortes d'issues basses et fangeuses. Les bandes de sarcelles qui passent, les alligators qui sommeillent, entre-baillant la gueule aux courants d'air, sont toutes les rencontres que nous faisons pendant cet interminable trajet de 7 milles. Les pilotes du fleuve nous ont dit depuis que nous avons accompli un tour de force en entrant dans le Mississippi par là. Mais les tours de force ne sont pas tous amusants : "Cubit's Gap becomes a yawn," murmure notre timonier pendant que mon compagnon taille ses crayons, et commence, sans entrain, le portrait d'un alligator.

MARC SAUVALLÉ.

(A SUIVRE)

COMPAGNIE
D'EXPOSITION de MONTREAL
— GRANDE —
EXPOSITION
PROVINCIALE A MONTREAL
15 Septembre 1892.
DEUXIEME EXPOSITION ANNUELLE

Grande exposition de bestiaux. Magnifique étalage horticole. Belle collection de reliques historiques, par la société des antiquaires et numismates. Attractions extraordinaires, ascensions ou ballon, descentes en parachute, par Stanley Spencer, aéronaute anglais d'un grand renom, fanfare militaire et concert, beaux feux d'artifice et belle musique, brillantes illuminations électriques.

Service du Tramway Electrique jusqu'aux terrains.

Exposition ouverte le Jour et le Soir.

ADMISSION — — — — — 25 Cents.

Toute demande d'espace doit être faite immédiatement.

Pour listes de prix et toutes informations, s'adresser à

S. C. STEVENSON,

Gérant et Secrétaire,
Montreal

9, 10, 11, 12

EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

Musique en feuilles, Partition d'Operas, Recueils de Melodies et Chansons
1615 Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

NOUVEAUTES MUSICALES,

MUSIQUE VOCALE.

Valse des Papillons (Vandergeten)... 60 cts.
La même à deux voix 80 "
Santitas, Valse espagnole, (Corbin) pour
soprano ou ténor..... 60 "
Poème des Souvenirs, recueil de 10 folles
mélodies pour chant et piano par E.
Wellor..... \$1.00

En vente chez EDMOND HARDY, marchand et importateur de Musique et d'Instruments. Seul agent au Canada pour la célèbre maison Mabilion de Londres et Bruxelles. 1615, N.-Dame, Montréal

MUSIQUE POUR PIANO.

Au Ronet, (Godard)..... 60 cts
Les Voix de la Cathédrale, fantaisie,
(Frisque)..... 60 "
Valse du Ballet Michel Strogoff (Droganil)..... 50 "
Rocsignol et Fauvette, mazurka de concert, (Lahaye)..... 75 "

TRADUCTIONS de l'anglais en français, et du français en anglais ; réductions de pétitions, soumissions, rapports, etc., etc., corrections d'épreuves, etc., etc

Les personnes qui seraient dans le cas de faire faire des travaux de ce genre sont priées de s'adresser par lettre à la

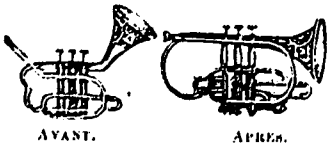
Boite 324, Bureau de Poste,
MONTREAL, QUEBEC

TRUDEL & DEMERS

—LIBRAIRES, PAPETIERS—
Fournitures de Bureau.
1611 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Drs. MATHIEU ET BERNIER
CHIRURCIENS-DENTISTES
112 CHAMP-DE-MARS,
MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur au moyen de procédés les plus perfectionnés.



GEORGE VIOLETTI

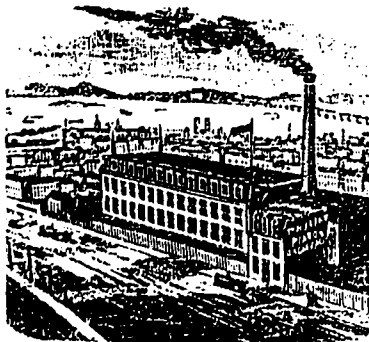
Fabricant et Importateur D'Instruments de Musique
Harpes, violons et réparations de toutes sortes.
635 rue Notre-Dame, MONTREAL.

ARCHAMBAULT

Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

THOS F. G. FOISY
FABRICANT DE



PIANOS
DROITS,
CARRÉS
ET A QUEUE.
214 Rue Papineau,
MONTREAL.

Telephones 7227 et 1700.

M. FOISY fait le commerce de gros et de détail. Les communautés religieuses ont tout intérêt à s'adresser à cette maison.

Les pianos canadiens fabriqués par la maison FoisY sont garantis pour cinq ans.

Pianos faits à ordre pour convenir à l'aménagement des salons.

Les grandes réparations soignées sont faites par la maison FoisY, et exécutées dans le plus bref délai sur le même principe que les pianos neufs.

Agents demandés dans toutes les parties du pays.

AGENCE ETABLIE EN 1862

GUSTAVE FAUTEUX,

COURTIER D'ASSURANCE

FEU, VIE ET MARINE

Membre du Fire Underwriters' Association

Directeur du Board of the Montreal Fire Insurance Brokers,
et Agent de la Compagnie

North British and Mercantile Fire and Life Insurance Co.,

LA COMPAGNIE LA PLUS PUISSANTE AU MONDE.

CAPITAL.....\$15,000,000
FONDS INVESTIS..... 52,053,716
FONDS INVESTIS EN CANADA..... 4,509,753
REVENU ANNUEL..... 12,000,000

M. FAUTEUX s'occupe avec beaucoup de soin des assurances de ses nombreux clients en les plaçant dans les meilleures compagnies, et en cas de feu, par son expérience, leur facilitant un prompt et libéral règlement de leurs pertes dans le plus bref délai.

Bureau—No. 78 rue St. Francois Xavier, Montreal.

Bell Telephone No. 318

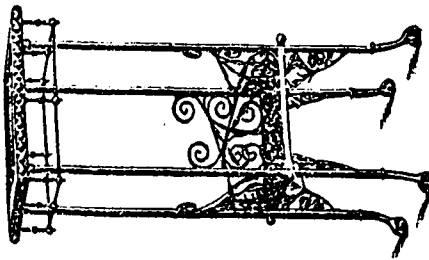
RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG,

FABRICANTS DE

Meubles de Fantaisie et de Gout.

Meubles de toutes sortes
faits sur commandes, aussi en
main un immense stock de meub-
bles de toutes sortes à des prix
très modérés.



LA FORTUNE

Journal littéraire de 16 pages, fondé avec un capital social de \$20,000, paraissant tous les samedis, à 100,000 DE CIRCULATION, paie ses collaborateurs, recrutés parmi nos meilleurs écrivains, et offre des chances extraordinaires aux acheteurs.

Pour 10 cts., le prix du Journal vous pouvez devenir actionnaire.

Pour argent remis, moins 5 p. c. ...	\$1000 00	Pour argent remis, moins 5 p. c. ...	\$125 00
" " " " " " " " " " " "	500 00	" " " " " " " " " " " "	50 00
" " " " " " " " " " " "	250 00	" " " " " " " " " " " "	25 00

Le Journal LA FORTUNE contient de plus un roman très émouvant :

LA VISION DU CHATEAU DES PYRENEES.

Des légendes, nouvelles littéraires, poésies, de plus une chronique de tous les faits principaux du pays et de l'étranger, etc., etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT:—Un an, \$5.00; six mois, \$3.00; quatre mois, \$2.25.

Tout abonné a donc 52 chances dans un an de devenir actionnaire et de gagner les gros lots.

Empressez-vous de vous abonner ou d'en acheter quelques numéros.

Tirage des lots et parts fait à époque fixe, désignée d'avance.

BUREAU PRINCIPAL, 1588 rue Notre-Dame, en face du Palais de Justice

Bedard, Brunet & Cie, Propriétaires.

RODOLPHE BRUNET, directeur-gérant,

J. G. BOISSONNAULT, secrétaire de la rédaction.